



DANSE

Crystal Pite revient nous séduire

Page E 4



DE VISU

Fin de cycle au Fashion Plaza

Page E 6

CULTURE

Coup de cœur francophone

Trainz entre en gare, le temps d'un spectacle

Trainz est le projet brillamment insensé d'Erik West Millette, musicien visionnaire et voyageur, un «hommage poétique aux grands express transcontinentaux» qui deviendra un livre-disque. À l'invitation de Coup de cœur francophone, ce fascinant work-in-progress s'autorise un détour par la scène et s'incarnera en «spectacle musical ferroviaire» pour un soir événementiel, le 5 novembre prochain, au Club Soda. Bia, Yves Desrosiers, Thomas Hellman et Marie-jo Thério en profiteront pour monter à bord. Rencontre sur rails avec le conducteur.

SYLVAIN CORMIER

C hic type. Chaleureux homme. Chouette copain. Et musicien sans frontières. C'est ainsi que le milieu chansonnier et musical de chez nous connaît Erik West Millette. On l'a d'abord aperçu au tournant du siècle (et tout de suite apprécié) dans les parages de Marie-jo Thério. Sur *La Maline*, il tenait la contrebasse, son instrument d'élection, mais tâta aussi du dobro, du quattro, du lap steel. Il coréalisait, co-arrangeait. Un créateur d'ambiances, avions-nous compris. Dans la tournée qui suivit, on comprit qu'il était aussi de la race des complices parfaits. Depuis, il est de tous les projets dignes et nobles, la compilation-hommage *Le Petit Roi*, le *Volodia* d'Yves Desrosiers, le CD-DVD *Aimons-nous* autour d'Yvon Deschamps, le *Cœur vagabond* de Bia, etc. Il a son studio avenue de Chateaubriand, associé à un autre multi-instrumentiste sympa et formidable, Francis Covan.

Endroit pas guindé, ce studio. Façon Daniel Lanois: convivialité d'abord. C'est là que je trouve le gaillard en ce lundi matin trop chaud pour la saison. Il est allé chercher le café, les croissants. Son regard brille comme celui d'un enfant le matin de Noël, débarrant son premier train électrique Lionel. Il sait qu'on est là pour parler de la belle aventure qu'il a baptisée *Trainz* (avec un z) et du spectacle qui en sera décanté au Club Soda le 5 novembre dans le cadre de Coup de cœur francophone, et sa jubilation intérieure est trop grande pour être contenue: enfin, *at last*, son sujet de prédilection. La passion de sa vie, avec la musique: les trains! Avec un s!

En voiture

«Mon plus vieux souvenir d'enfance, c'est mon grand-père maternel Leo West qui m'amè-

ne faire un tour de locomotive de triage, dans les Laurentides. Il travaillait pour le *Petit Train du Nord*. Ma fascination a été immédiate, totale, pour les sons qui sortaient de l'immense "tchoo tchoo train", les flûtes, les grincements des roues sur les rails rouillés, le grondement de l'engin.» Bien sûr qu'il a joué avec un train électrique, et pas à moitié — le papa ingénieur et le grand-père ébéniste lui ont bâti des ponts et des maisons sur une grande table au sous-sol familial —, mais le moment fondateur est à échelle réelle, grandeur nature. Le vrai train. «Depuis, je suis fou passionné. De trains et de voyages en train. Un drogué de l'effet de transe des voyages, des paysages mélodiques, de la rythmique des trains. Entre les engagements, entre les tournées, je voyage en train. Depuis 20 ans.»

Tout seul comme un grand. «En studio, en tournée, t'es tout le temps dans un rapport d'intimité, en travail d'équipe intense. Après des semaines, des mois de ça, j'ai besoin de solitude, de lire, de composer, de me ressourcer, et le train est mon chargeur.» Le projet *Trainz* naît ainsi, sans préméditation, quelque part entre deux gares. Armé d'une enregistreuse DAT, d'une caméra Super 8, d'un Pentax numérique, Erik West Millette capte. Voix, images, bruits, ambiances de gares. Il compose. Une idée s'impose. «Ça commencé par un voyage sur Amtrak: Montréal, Chicago, tout le Mississippi. J'allais à la recherche de parents: les West sont du "Deep South", d'origine afro-américaine, alors que les Millette sont Québécois pure laine. Au départ, je voulais faire un disque sur les West. Et puis non, ce que je voulais vraiment, c'était trouver un lien avec tous ces ancêtres qui avaient été des musiciens. Et puis ça m'est venu: toute l'histoire de ma famille passe par le train.»

P'tit train va loin

De là à *Trainz*, «hommage poétique aux grands express transcontinentaux», livre-disque en devenir, spectacle à Coup de

VOIR PAGE E 2: TRAINZ

«Je suis un drogué de l'effet de transe des voyages, des paysages mélodiques, de la rythmique des trains.»

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

36^e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

Le Peuple invisible, de Richard Desjardins et Robert Monderie, part le bal ce soir

ODILE TREMBLAY

Le 26^e festival de cinéma abitibien démarre aujourd'hui pour rouler jusqu'au 1^{er} novembre. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que sa soirée d'ouverture sera fort courue. L'équipe n'eut pas à solliciter la présence des médias. Les journalistes se bousculaient pour venir à Rouyn-Noranda. Pas question de rater ce soir la projection du *Peuple invisible*. Le dernier documentaire de Richard Desjardins et Robert Monderie, abordant l'histoire de la nation algonquienne, y est lancé en grande première.

Après les énormes vagues soulevées par *L'Erreur boréale* du même duo, ce film est plus qu'attendu. Par les politiciens, les médias, mais aussi par la communauté autochtone. Ce soir, sept chefs algonquins assisteront à la projection, en plus de Ghislain Picard, qui dirige l'Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador. «Il n'y aura plus un siège de libre, précise Jacques Matte, directeur du festival. On a prévu cinq séances supplémentaires au cinéma Paramount le lendemain, pour accommoder le public. Mille cinq cents personnes auront vu le film en 24 heures à Rouyn-Noranda. La curiosité qui entoure

Le Peuple invisible est immense.»

Grand coup, donc, que cette première dans la capitale du cuivre. Jacques Matte en donne le crédit à l'Office national du film, son producteur. «Tout le monde courait après le film, mais les gens de l'ONF ont jugé qu'il devait être lancé en Abitibi-Témiscamingue. Richard Desjardins et Robert Monderie viennent d'ici. Le Peuple invisible aborde une réalité de la région. Il trouvait chez nous sa tribune naturelle.»

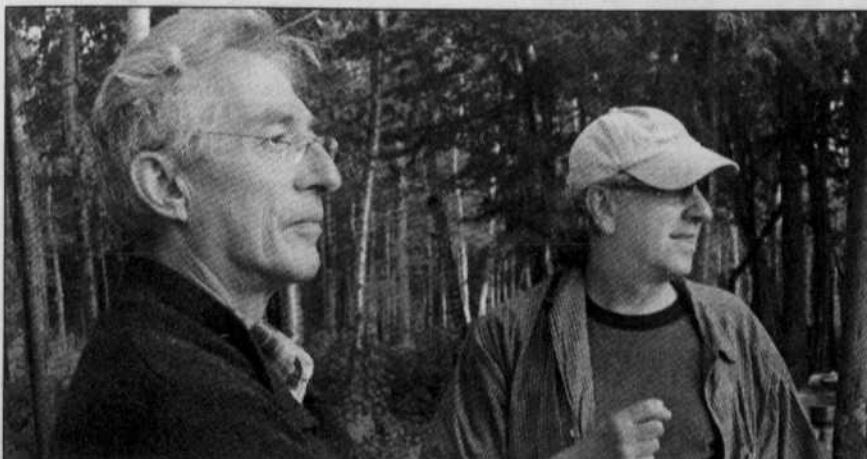
Le chanteur-cinéaste est une personnalité hautement respectée, qui lance cette fois encore un cri d'alarme. Dans le film, il se promène à travers les communautés et c'est sa voix hors champ qui commente. «La narration est passionnante, déclare Jacques Matte. Avec son sens de la formule et son esprit de synthèse, Desjardins peut exprimer en cinq mots autant qu'un livre d'histoire de 200 pages. C'est un film qui changera la perception des spectateurs sur les Algonquins, un peuple vraiment invisible dont on entend rarement parler.»

À son avis, le film, qui aborde la notion de territoire et l'histoire du peuple algonquin, s'appuie sur de nombreuses recherches et apporte une foule de renseignements mal connus. L'anthropologue Rémy Savard, at-

tendu là-bas aux côtés des cinéastes, fut consultant. «En Abitibi, la situation des autochtones est particulière. Alors qu'ailleurs au Québec certains traités remontent à 1763, à 1798, chez nous l'occupation blanche est récente, datant parfois de 40, 50 ans, avec des épisodes d'apartheid pourtant. Après la construction du chemin de fer de La Verendrye, les autochtones n'avaient pas le droit de s'en approcher de plus d'un kilomètre. Encore maintenant, la communauté de Kitcisakik ne possède ni eau ni électricité. Certains Algonquins demeurent semi-nomades. Le film explore leur situation d'hier et d'aujourd'hui.»

Forte présence régionale

Le film de Desjardins et Monderie n'est pas le seul à aborder les réalités régionales au festival abitibien. Benoît Pilon (le documentariste de Roger Toupin, épicière variée) arrive avec *Nouvelles du Nord*, sur le quotidien des gens de la Baie-James. Jean-Philippe Balaux Veillette et France Gaudreault, tous deux de Rouyn-Noranda, lancent *Attentat 117 Nord*, sur le chanteur de hip-hop abitibien Anodajay. Martin Gérin, enseignant de Rouyn-Noranda, présente *Sortir du trou*, documentaire sur l'aventure de Réal V. Benoit, un homme qui a travaillé longtemps



SOURCE OFFICE NATIONAL DU FILM

Richard Desjardins et Robert Monderie

dans les mines, a connu la gloire comme chanteur au cours des années 70 et revient aujourd'hui à la musique.

Jacques Matte souligne la présence de plusieurs autres films québécois: *L'Âge des ténèbres* de Denys Arcand, projeté en clôture, le 1^{er} novembre, en présence du cinéaste; *La Belle Empoisonneuse* de Ri-

chard Jutras; *Jonas: la quête* de Jean-François Pilon, documentaire sur le rockeur-vedette Jonas; *La Brunante*, dernier long métrage de Fernand Dansereau; *La Capture* de Carole Laure.

«Que les films viennent d'ici ou d'ailleurs,

VOIR PAGE E 9: DESJARDINS

CULTURE

Feuilleton présidentiel



Odile Tremblay

Il y a neuf ans, quand l'affaire Monica Lewinski secoua l'Amérique, bien des Français se montrèrent à juste titre scandalisés de voir traîné dans la boue un président américain le nez planté dans ses parties intimes. D'autant plus interloqués, les cousins français, qu'il était plutôt de mise chez eux de couvrir les incartades de leurs élus avec une indulgence pour les gauloiseries des puissants. Au point de fermer exagérément les yeux sur leurs dérapages réels.

Longtemps les médias de l'Hexagone ont connu l'existence de Mazarine, la fille illégitime de François Mitterrand, sans la dévoiler. Ils dissimulaient du même soufflé ses voyages et son hébergement aux frais de la princesse, vrai scandale de l'affaire. Héritage monarchiste, que ce laxisme? En partie, sans doute. Les révolutions mettent des siècles à abolir les privilèges de caste. Mais aussi courtoisie vieille dentelle et respect de la vie privée des politiciens. Cette omerta relevait d'un trait de société qu'on croyait immuable. A tort.

L'énorme couverture médiatique entourant aujourd'hui le divorce de Nicolas Sarkozy, après le grand débailage printanier de l'intimité de Ségolène Royal, nous entraîne aux antipodes de cette discrétion-là. Ce ne sont plus seulement les *Paris-Match*, *Voici* et compagnie qui s'émoussillent devant les déboires domestiques, mais les médias d'information dits sérieux, habituellement plus réservés en ces matières, du moins pour leurs dirigeants. Trop contents désormais de rejoindre la mêlée.

Signe des temps, le voyeurisme politique, jusque-là surtout épanoui dans les sociétés anglo-saxonnes plus puritaines, a traversé les frontières. Les tabloïds anglais n'ont jamais ménagé la famille royale et combien de médias américains se titillent le pompon devant des écarts sexuels anodins et ennuyeux? Les pays plus libérés du côté de la braguette, donc plus respectueux de l'aire privée des autres, leur emboîtent désormais le pas.

Pour commenter cet étalage de détails croustillants présidentiels en dégustation publique, les journalistes français évoquent le fait que Sarkozy lui-même a mis en avant sa vie familiale comme outil promotionnel de campagne et qu'il en paie le prix. Très juste! Mais comment s'empêcher de penser que cette fascination dépasse l'attitude de Sarkozy pour embrasser tout un courant de société? Comment ne pas montrer du doigt l'influence de la télé-réalité sur le président comme sur les journalistes?

J'étais en France au moment où le premier *Loft Story* a fait sa sortie en fanfare sur leurs petits écrans. Neuf chroniques et éditoriaux sur dix portaient sur la question, tous types d'imprimés confondus. L'arrivée des lofteurs à Cannes avait détrôné en hystérie celle des plus grandes vedettes de cinéma. Chacun se fascinait pour la moindre pulsion de ces inconnus d'hier, dont l'intérêt majeur résidait dans leur ébats en cage devant des écrans de caméra.

A force de darder les yeux sur l'intime, l'insignifiant, l'anatomie dévoilée, le flirt esquissé ou consommé, tout un système de valeurs semble avoir basculé. La marée d'Internet avec l'intrusion directe dans l'intimité d'inconnus, à poil, au garde à vous ou en pleine action, sur un simple clic de souris, pousse le même bouchon.

Le voyeurisme a toujours existé, bien entendu, mais vaguement honteux de lui-même, surtout dans les journaux et magazines qui se piquent de réflexion. Plus maintenant. Un voyeurisme d'autant plus dépourvu d'intérêt qu'il se nourrit de faux-semblants. Qui peut percer le mystère des gens, de toute façon? C'est du grattage de surface.

Entre l'affaire Lewinski et le divorce Sarkozy, il y eut donc en France ce déferlement de la télé-réalité. Là-bas comme ici, le phénomène semble avoir bel et bien contribué à modifier le rapport collectif à l'intimité d'autrui, de manière profonde et insidieuse. Même ceux qui n'en consomment pas en subissent l'influence par ricochet, par effet d'entraînement.

Hier encore, nombreux étaient ceux qui se moquaient des journaux à potins. Ces derniers ont fait tâche d'huile partout: sur les ondes, dans les émissions de variétés, où la vie intime des invités est jetée en pâture au public avec des rires gras, dans tous les recoins de la Toile, dans la vie quotidienne aussi. Traînant toujours des relents de puritanisme dans son sillage. Les deux font la paire.

L'exemple français se révèle particulièrement révé-



CHRISTIAN HARTMANN REUTERS

Un Nicolas Sarkozy songeur...

lateur, parce qu'il balaie des habitudes mieux ancrées qu'ailleurs, mais la «peuplisation» sauvage envahit une bonne partie de l'Occident. Au Québec, il fut un temps où les frasques de Trudeau et de Lévesque étaient camouflées pudiquement par les médias. Nous voici loin du compte.

Les politiciens ont intérêt à ne pas avoir trop de squelettes dans leurs placards. D'où leur insignifiance, souvent. André Boisclair en sait quelque chose, lui qui alla jusqu'à commettre la sottise de nourrir la bête avec sa parodie de *Brokeback Mountain*.

Quant aux émissions de télé-réalité elles-mêmes, loin du feu de paille escompté, elles ont la vie dure. Cet automne, *Occupation double* et *Loft Story* continuent à susciter chez nous des guerres de cotes d'écoute et à faire couler de l'encre. Moins qu'avant, mais encore beaucoup.

Libre aux amateurs du genre de se passionner pour la vie factice de jeunes gens en général incapables d'exprimer une idée par des phrases complètes. Mais force est de constater que la télé-réali-

té a débordé de sa case pour imprégner toute la vie publique.

Belle illustration de ce glissement de terrain que ce divorce des Sarkozys. La fascination pour le privé, y compris pour la vie sexuelle, déteint sur le regard que les gens posent sur leurs voisins de palier, sur les personnalités en tous genres. Inconnus, familiers, têtes d'affiche: même combat. La petite gêne qui bloquait l'indiscrétion pure semble s'être évaporée dans le brouillard ambiant. La culture du vide rejoint le politique, surtout quand les politiciens jouent le jeu mais même quand ils se rebiffent.

Les futures maitresses du président français feront bientôt la une des médias davantage que ses politiques. Et ceux qui poussaient des cris d'orfraie, neuf ans plus tôt, devant les débordements des journalistes américains dans l'affaire Lewinski chantent un refrain identique à la maison. Neuf ans. Autant dire une éternité.

otremblay@ledevoir.com

TRAINZ

Encore aujourd'hui, les trains, c'est La Comédie humaine de Balzac

SUITE DE LA PAGE E 1

cœur, l'idée a fait son chemin. Et s'est mondialisée tout naturellement. Quand on est Erik West Millette, qu'on a étudié à Saint-Pé-

tersbourg, à Montpellier et à Québec, au Musik Hochschule Lubeck en Allemagne, qu'on a tourné du Japon au Brésil et de la Turquie à la Belgique avec Bia, le p'tit train ne peut aller que loin, très loin.

«Après quelques voyages de longue durée en train de passagers, je me suis rendu compte qu'il y avait là une richesse incroyable de contenu, et c'est devenu le cœur de Trainz. Ça allait plus loin que l'histoire de ma famille, ça rejoignait l'humanité. Tout est là. Cette proximité de gens qui ne se connaissent pas, qui vont passer parfois plusieurs jours en totale promiscuité. C'est la rencontre éphémère de gens de toutes

les classes sociales, de toutes provenances. Et ce n'est pas de l'histoire ancienne. Encore aujourd'hui, les trains, c'est La Comédie humaine de Balzac: des ouvriers, des vagabonds, des riches, des hommes d'affaires, des touristes, des gens de grande bonté, des truands.»

Ces concentrés d'humanité et de barbarie, West Millette les a côtoyés, observés, échantillonnés, photographiés et filmés sur

le Transsibérien, l'Orient-Express, le Shinkansen japonais, l'Eurostar, le Thalys, le Train bleu d'Afrique, le Transcanadien, etc. C'est sa matière de base. «J'utilise tout ça, mais surtout pas sous la forme d'un carnet de voyages. C'est tout simplement l'inspiration pour la composition de pièces musicales. C'est une manière pour moi de lier toutes les formes musicales qui m'intéressent, du blues à la musique concrète, toutes les musiques du monde, du spoken word, des poèmes, des chansons, dans un même projet. Si je peux mener l'affaire jusqu'au bout, ça donnera trois disques. Le premier partira de Montréal, descendra aux États-Unis, passera par le Mexique, l'Amérique du Sud, l'Afrique. Le deuxième traversera l'Eurasie. Le troisième rassemblera des reprises de chansons qui ont rapport au train.»

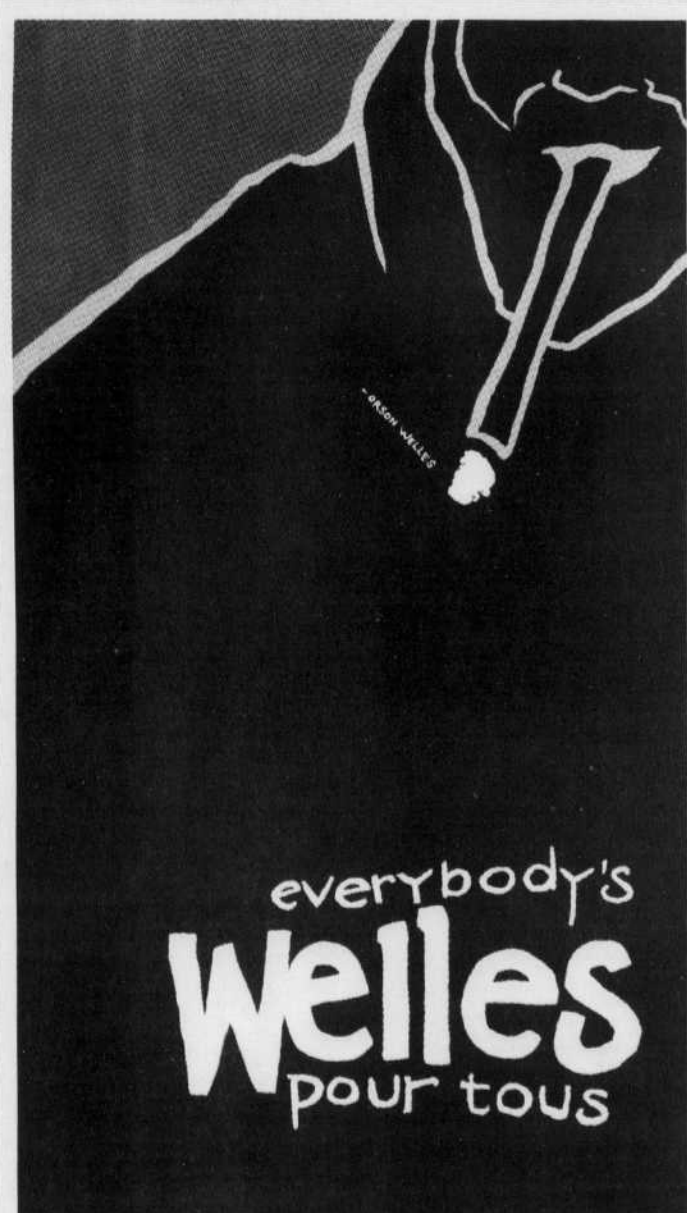
Et en aparté, entre parenthèses, pour ainsi dire sur une voie de garage, il y a le spectacle au Soda. «C'est une commande. Une offre d'Alain Chartrand que je ne pouvais pas refuser: l'occa-

sion était trop belle. Ce n'est pas l'aboutissement du projet, mais un instantané pris en cours de route, là où j'en suis. Et je profite de la disponibilité d'amis, Yves Desrosiers, Bia, Marie-Jo, Thomas Hellman, pour monter quelque chose de spécial.» Entendez: des pièces chantées (une version portugaise du *P'tit Train du Nord* de Félix par Bia, notamment), des pièces instrumentales, des projections. Un petit voyage dans la gare de triage. «C'est mon premier show avec ma tronche sur l'affiche, mais je ne serai pas le gars au centre de la scène. Ça va être un équipage de musiciens et d'invités. Une amie cinéaste, Maryse Legagneur, a pris tous mes petits films, et elle joue avec ça en temps réel avec nous. Moi, j'ai l'habitude d'être derrière les manettes. Je vais conduire la locomotive, c'est tout.»

Collaborateur du Devoir

TRAINZ

Au Club Soda le 5 novembre à 20h



THÉÂTRE
PAP

DU 23 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE 2007
Pour seulement 10 représentations

COMPLET
24, 25 ET 30 OCTOBRE

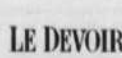
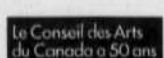
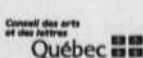
Everybody's Welles pour tous

DE PATRICE DUBOIS ET MARTIN LABRECQUE, MISE EN SCÈNE DE PATRICE DUBOIS
Avec Patrice Dubois et Stéphane Franche
Concepteurs: Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Olivier Landreville, Larsen Lupin et Caroline Poirier

Gagnant de 2 Masques dont Production Montréal 2004

À ESPACE GO 514.845.4890

www.admission.com 514.790.1245



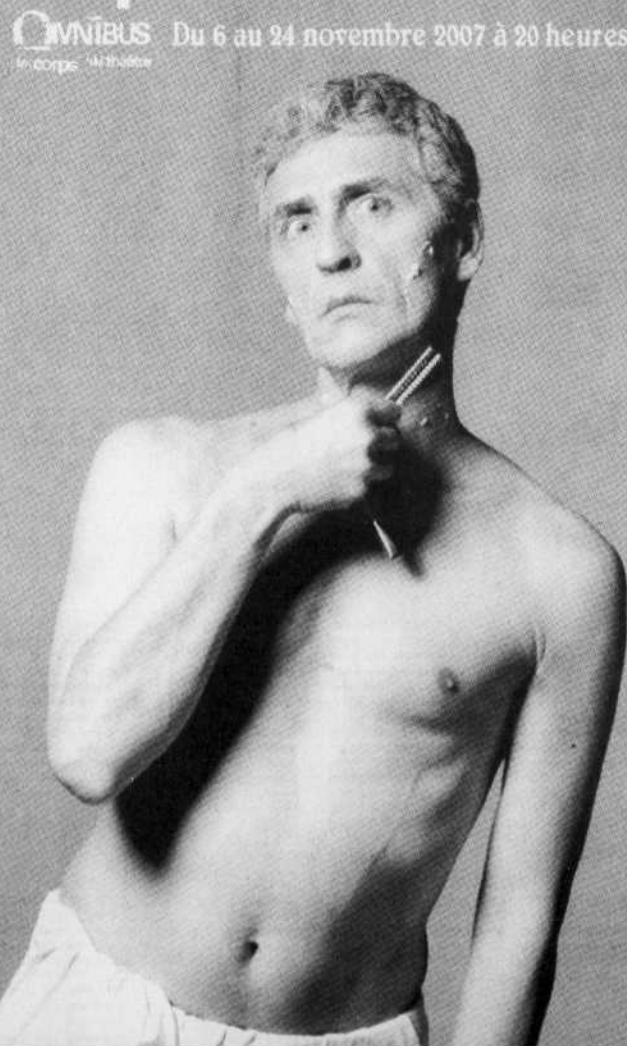
Gauvreau
jusqu'au 29 novembre

ga

Galerie d'art Ga
5157, boul. Saint-Laurent
(une rue au nord de la rue Laurier), Montréal
Téléphone: 514.279.4247 • www.gala.netc.net

mardi, mercredi: 13h à 17h
jeudi, vendredi: 13h à 19h
samedi, dimanche: 13h à 17h
En tout temps sur rendez-vous

Le problème avec moi
CINÉBUS Du 6 au 24 novembre 2007 à 20 heures



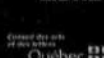
De Larry Tremblay // Avec Carl Béchard, Larry Tremblay // Mise en scène Francine Alepin // Décors et éclairages Anik La Bissonnière et Martin Gagné // Costumes Véronique Borboën // Musique Jean-Frédéric Messier



Billetterie.514.521.4191
Tarif régulier 28 \$ Étudiant 18 \$

Passeports-Théâtre Espace Libre
3 SPECTACLES pour 40 \$
5 SPECTACLES pour 75 \$

1945 rue Fullum, Montréal • Frontenac // www.mimecinibus.qc.ca

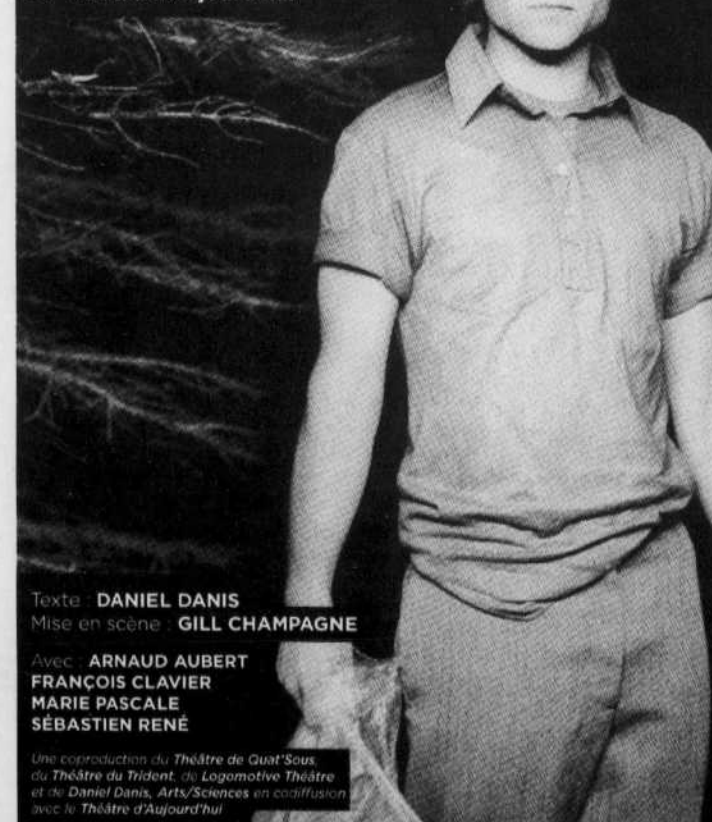


le petit
quat'sous
de poche 07-08

saison itinérante

Terre océane

23 octobre au 17 novembre
au Théâtre d'Aujourd'hui



Texte: DANIEL DANIS
Mise en scène: GILL CHAMPAGNE

Avec: ARNAUD AUBERT
FRANÇOIS CLAVIER
MARIE PASCALE
SÉBASTIEN RENÉ

Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous
du Théâtre du Trident, du Logomoteur Théâtre
et du Daniel Danis, Arts/Sciences en collaboration
avec le Théâtre d'Aujourd'hui

au Théâtre d'Aujourd'hui

Billetterie du Théâtre d'Aujourd'hui: 514.282-3900
3900, rue Saint-Denis, Montréal • Sherbrooke

Réservations: 514.845-7277

www.quatsous.com



CULTURE

THÉÂTRE

Le vrai monde et le plus vrai encore

Avec *Le Vrai Monde?*, René Richard Cyr met déjà en scène son cinquième Tremblay

MICHEL BÉLAIR

Hall du TNM, petite table en retrait, fin d'avant-midi pluvieux du début de la semaine... Il y a à peine cinq minutes que René Richard Cyr est là devant moi que j'ai l'impression d'avoir enfin rencontré l'homme élastique (*Rubber Man*, pour les néophytes)!

Difficile en effet de ne pas voir que cet homme peut tout faire. Tout être. Ces dernières années, il ne s'est pas contenté des scènes de théâtre, des caméras télé et des plateaux de cinéma, il a aussi plongé dans la comédie musicale, dans la machine du Cirque du Soleil et même dans celle de l'Opéra de Montréal.

Mais bien sûr, même avec sa dégaîne de personnage de bande dessinée, René Richard Cyr est d'abord un metteur en scène, et nous sommes là pour parler de ce *Vrai monde?* qui prend l'affiche chez Duceppe dès la semaine prochaine...

Clap! Prise 2.

Pièce fondatrice

René Richard Cyr connaît le monde de Michel Tremblay de l'intérieur. Pas seulement parce qu'il vient lui aussi d'un quartier populaire de Montréal, mais parce que, bien avant de le jouer et de le mettre en scène, Tremblay a rapidement été pour lui une sorte de modèle d'affirmation. Nous y reviendrons plus loin. Parce qu'il est déjà à raconter que *Le Vrai Monde?* est une pièce fondatrice...

«Même si elle vient tardivement dans l'œuvre de Tremblay, c'est une pièce fondatrice dont j'ai un souvenir très vif. C'est le show de Tremblay qui m'a le plus fait pleurer, même si j'ai réussi à me retenir jusqu'à la fin de la pièce. Mais quand on se rend compte du vampirisme de Claude par rapport à sa famille et à son milieu, quand j'ai flashé sur le fait que les artistes sont des vampires, j'ai craqué! [...] Tremblay pose là des questions fondamentales sur le vrai et le faux. Qui sommes-nous? C'est qui, "nous"? Où est le vrai monde?»

Le metteur en scène s'enflamme facilement, on le sait: sans gêne aucune, bien au contraire, il se laisse porter par son enthousiasme. René Richard Cyr peut être d'une lucidité assassine, d'une intelligence stupéfiante qui frappe à la hauteur du détail révélateur. Voilà qu'il aborde maintenant cette sorte de tremblement surnois qui gronde tout au fond du texte de Tremblay...

Il rappelle que l'action de la pièce se situe dans un passé récent: 1965. «Nous n'en sommes pas si loin.» Les parents de Claude, qui veut devenir auteur de théâtre, ont autour de 45 ans et leur fils, presque 25, ce qui était courant à l'époque mais ne l'est plus du tout de nos jours. La Révolution tranquille est amorcée mais personne ne le sait vraiment. Et la simple



MARIE-HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

«Tremblay, c'est mon classique à moi, et on retrouve dans cette pièce-là (*Le Vrai Monde?*) un Tremblay qui ne crie pas comme au début, un Tremblay plus mûr mais qui a conservé la fougue de la jeunesse», explique René Richard Cyr.

redéfinition de la place des hommes et des femmes dans la vie de tous les jours engendre des angoisses effrayantes.

«Le père de Claude est une sorte de commis-voyageur, un vendeur d'assurances, pas un ouvrier ou un pressier dans une imprimerie. C'est un père social mais, souvent, il n'est pas là. Sa mère, par contre, est une femme esseulée, enfermée, emmurée: elle n'essaie même plus de se faire croire qu'elle a besoin d'une pinte de lait et qu'il faut qu'elle sorte... Mais c'est une femme qui a du maintien, ce n'est pas une inculte... Et le transfert parents-enfants s'effectue à l'envers: la fille est une presque "fidoune", le gars un presque "fifon". Il y a surtout, et c'est important, que ce sont des personnages intelligents. Et ce sont aussi des personnages qui prennent la parole et qui parlent. [...] Ce que j'aime également, c'est que c'est une pièce qui pourrait se passer partout. Dans toutes les sociétés, dans tous les milieux en transition vers les valeurs du monde moderne, qui commencent à s'imposer partout à cette époque-là. C'est un univers étouffant pour des gens qui n'avaient pas les moyens que nous avons aujourd'hui. Cela se fera sentir très concrètement dans le plateau qu'a conçu notre scénographe Pierre-Étienne Locas.»

L'enthousiasme et la peur

Mais même en tenant compte de tout cela, même en analysant sous toutes les coutures le rapport

entre le vrai et le faux, ce n'est pas là selon lui que l'on trouvera le «nœud» de la pièce. «Le petit gars ose amener son milieu sur scène; il n'écrit pas sur Jeanne d'Arc, là! Et dans ce geste-là, son but premier, c'est de déclarer son amour à son père. C'est une déclaration d'amour que fait Claude à son père lorsqu'il lui avoue vouloir écrire pour "parler à son cœur"».

René Richard Cyr, le metteur en scène, est «un acteur qui aime travailler avec des acteurs», comme il dit. Il est donc aller chercher des comédiens qui ont 45 ans aujourd'hui (Normand D'Amour, Marie-France Lambert) et des, plus jeunes (Benoît McGinniss, Emilie Bibeau), au milieu de la vingtaine. Et il avoue que, même dans sa peau de metteur en scène, il ne peut que continuer à s'identifier à Claude, comme à l'époque, mais qu'il en est arrivé à se reconnaître aussi jusqu'à un certain point dans le père «et dans tous les autres personnages aussi».

«C'est un gros morceau dans l'œuvre de Tremblay, *Le Vrai Monde?*... C'est une pièce fondamentale et je me trouve privilégié de la monter. Je me sens plus prêt qu'il y a quelques années, quand on me l'a proposée pour la première fois. [...] Tremblay, c'est mon classique à moi, et on retrouve dans cette pièce-là un Tremblay qui ne crie pas comme au début, un Tremblay plus mûr mais qui a conservé la fougue de la jeunesse.»

Là-dessus, il reviendra sur l'impact de Tremblay. Sur le choc, la

prise de conscience que fut cette rencontre pour lui — «Imagine un ti-cul d'une quinzaine d'années tomber sur En pièces détachées à la télévision! Un ti-cul qui comprend qu'il a le droit de parler et de dire qui il est!... Sur le premier Dubé aussi, celui d'Un simple soldat, et sur la filiation profonde «inscrite dans de tout petits détails» qu'il sent entre le monde et les personnages des deux dramaturges. Et surtout, en terminant, sur le fait que cette occasion de monter *Le Vrai Monde?* chez Duceppe lui permet de retourner aux sources en plongeant dans ce qui fait sa force: l'enthousiasme et la peur...

«C'est sûr que je suis quelqu'un d'enthousiaste et que c'est à cause de ça que je fais des choses dans tous les sens. Si on est venu me chercher pour monter un opéra, c'est pas parce que je suis un spécialiste de Mozart, tsé! Mais il n'y a pas seulement l'enthousiasme: il y a la peur aussi, la chienne. C'est motivant d'avoir peur. Et là, j'ai peur aussi...»

C'est bon signe, non?

Le Devoir

LE VRAI MONDE?

Texte de Michel Tremblay mis en scène par René Richard Cyr. Une production du Théâtre Jean-Duceppe à l'affiche du 31 octobre au 8 décembre puis en tournée partout à travers le Québec jusqu'en mai 2008. Réservations: 514 842-2112.

DANSE

Visite éclair du Ballet de Genève

De la grande visite d'Europe s'amène au Centre national des arts d'Ottawa pour un soir seulement, le mardi 30 octobre. Le plus que centenaire Ballet du Grand Théâtre de Genève affiche un triple programme alléchant avec les œuvres des talentueux chorégraphes Saburo Teshigawara, Sidi Larbi Cherkaoui et Andonis Foniadakis, toutes trois teintées d'une forme de spiritualité.

La soirée commence avec la pièce du premier, monument japonais de la danse contemporaine. Comme plusieurs chorégraphies de Teshigawara, *Para-Dice* explore le rapport au temps et à l'espace en jouant avec la lenteur extrême de ses récentes œuvres et la rapidité emblématique de ses premiers opus. Le titre renvoie à la fois au paradis et aux jeux de hasard.

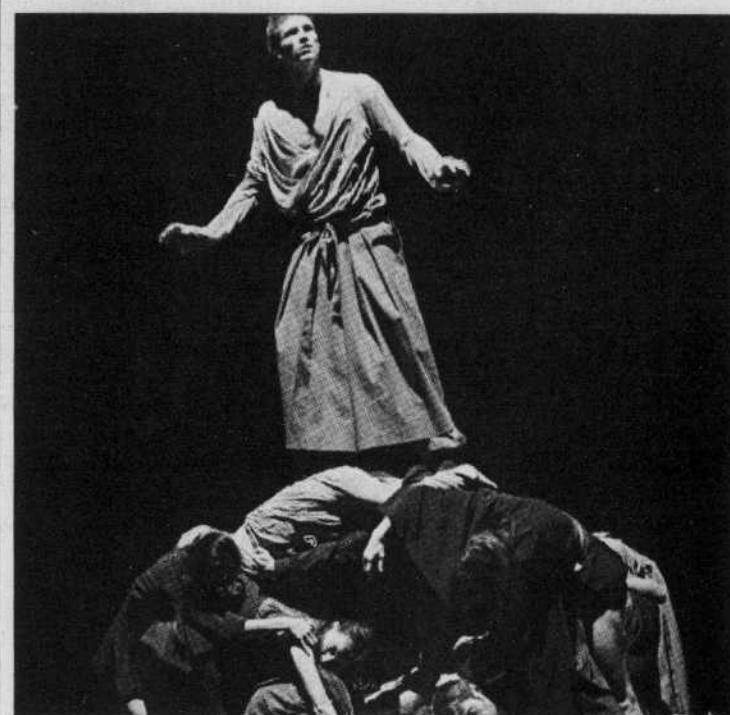
Selon Désir plonge dans la virtuosité baroque d'Andonis Foniadakis, chorégraphe d'origine grecque qui a notamment œuvré

au Ballet Béjart de Lausanne et au Ballet de l'Opéra national de Lyon. La pièce s'enracine dans les chœurs d'ouverture de la *Passion selon saint Matthieu* et de la *Passion selon saint Jean* de Bach.

L'enfant chéri de la nouvelle chorégraphie belge, Sidi Larbi Cherkaoui, propose une réflexion sur l'identité et les préjugés que colportent souvent les touristes-voyageurs des temps modernes. *Loin*, à ce titre, dérive des mêmes racines que *zero degrees*, le superbe duo créé avec l'autre génie européen, Akram Khan. Mais la musique de chambre du XVII^e siècle ainsi que les costumes et décors arabisants semblent débiller une esthétique moins strictement contemporaine.

Le *New York Times* soulignait d'ailleurs cette semaine, alors que la troupe débarquait dans la Grosse Pomme, la facture «moderniste» à l'euro-pennée de la prestation.

Le Devoir



GTQ / MARIO DEL CURTO

Loin, de la chorégraphe belge Sidi Larbi Cherkaoui

EN BREF

Broderie et autopsie

Le Studio 303 (372, rue Sainte-Catherine Ouest) accueille encore ce soir en anglais *La Leçon d'anatomie*, création interdisciplinaire de l'artiste belge Marijs Boulogne. Présentée comme une étoile montante du théâtre expérimental belge par le diffuseur alternatif montréalais, Mme Boulogne mélange broderie et poésie dans une étrange odyssée qui va de la naissance à la mort. Après avoir croché une robe pour son enfant à venir, voici qu'elle brode le bébé au complet, de la peau aux poumons en passant par l'estomac, pour ensuite procéder à son autopsie minutieuse. Une performance anatomique sans cruauté ni sadisme, promet-on. — *Le Devoir*

Génération bigarrée

Sept jeunes chorégraphes se relaient sur la petite scène de Tangente (840, rue Cherrier) ce week-end et la semaine prochaine (du 1^{er} au 4 novembre). Le diffuseur a réuni cette cohorte de récents diplômés refusant les étiquettes sous la bannière d'une série intitulée *Génération bigarrée*. Ce soir et demain, dans *Le poulet contre la société*, les chorégraphes montréalais Benjamin Read et Sophie Dales explorent les paradoxes de l'esthétique actuelle: glamour et gore, sadomasochisme et érotisme, crudité et pudeur. En seconde partie de programme, le Tunisien d'origine algérienne Ahmed Khemis propose *Voyage de poussières*. La cuvée de la semaine prochaine aborde le hip-hop (Julia Gutsik et Raul Guevara), le hula hoop (Rebecca Halls) et la frénésie des messages textes (Patricia Iraola). — *Le Devoir*

Othello
DE WILLIAM SHAKESPEARE

UBU & L'USINE C
1 AU 24 NOVEMBRE 07 20H

TRADUCTION
NORMAND CHAURETTE

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
DENIS MARLEAU

2 POUR 38\$
LES 1^{ER}, 2 ET 3 NOVEMBRE
GUICHET FERMÉ
LE 7 NOVEMBRE

AVEC RUDDY SYLAIRE, PIERRE LEBEAU, ELIANE PRÉFONTAINE, CHRISTIANE PASQUIER, DENIS GRAVEREAUX, BRUNO MARCIL VINCENT-GUILLAUME OTIS, JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, ANNIK HAMEL
CONCEPTEURS: ANGELO BARSETTI, NICOLAS BERNIER, NICOLAS DESCÔTEAUX, DANIEL PORTIN, STEPHANIE JASMIN, JACQUES POULIN-DENIS

USINE C
(centre de création et de diffusion pluridisciplinaire)
1345, AVE LALONDE, MONTRÉAL 514 521.4493 USINE-C.COM

Une création d'Usine C en reproduction avec le Théâtre français du Centre national des arts du Canada
PHOTO: ANGELO BARSETTI

Le Théâtre de La Manufacture présente

FELICITÉ 16 OCT au 24 NOV 2007

OLIVIER CHOINIERE
mise en scène SYLVAIN BÉLANGER
avec MAXIME DENOMME, MORIEL DUTIL, ROGER LA RUE et ISABELLE ROY
Assistance à la mise en scène JEAN GAUDREAU
Concepteurs SARAH BALLEUX, MARTIN LABRECQUE, LARSEN LUPIN, PIERRE-ÉTIENNE LOCAS, SUZANNE TREPANIÉ

Olivier Choinière est férocement brillant. C'est joyeux... extrêmement drôle... dérangeant par moments. C'est extrêmement fort. Catherine Perrin, C'est bien meilleur le matin, SRC

Une tragédie québécoise ancrée dans le présent, qui nous laisse une amère impression de déjà-vu. Brillant. Et vraiment, vraiment troublant. Sylvie St-Jacques, La Presse

Une invitation à un voyage étonnant... On se fait faire un tour de manège... Je suis sortie de là somnolée, une bonne résonance. Du théâtre mordant. Julie Laferrière, On fait tous du showbusiness, SRC

C'est intelligent et construit de façon serrée. (...) Les quatre comédiens sont convaincants (...) Leur récit les fait exalter. Et nous aussi. Josée Bilodeau, www.radio-canada.ca

Avec ce rituel où (...) le salut et le bonheur se cherchent à l'extérieur de soi, Olivier Choinière épingle férocement un mal identitaire (...) que l'on reconnaît bien. Être une star, une héroïne tragique ou rien. Marie Labrecque, Le Devoir

Partenaires de la saison
4555, RAPINEAU MONTRÉAL QC
www.theatralicorne.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

LA LICORNE

CULTURE

DANSE

Crystal Pite revient nous séduire

FRÉDÉRIQUE DOYON

C'est l'un des rendez-vous chorégraphiques de l'automne. *Lost Action* de Crystal Pite, jeune chorégraphe canadienne bien en selle dans le paysage dansant, réunit une bande d'interprètes aguerris autour du thème de la perte et de l'oubli.

L'artiste, originaire de Vancouver, n'est pas du genre à broyer du noir, en témoigne le déridant *The Stolen Show*, créé pour les Ballets Jazz de Montréal. Mais malgré sa frimousse joyeuse et lumineuse, la chorégraphe reste habitée par le sentiment de la perte, la fugacité inhérente à nos petites existences. En traiter dans ses pièces est devenu une sorte d'exorcisme.

«Ultimement, l'idée de la perte et de la disparition ramène à la mort et aussi à la danse comme métaphore de la vie, dans le sens de la création et de la destruction simultanées de tout ce qu'on fait à chaque moment», raconte celle qui a aussi composé *Pilot X* pour le Nederlands Dans Theater et *Vanishing Point* avec Peter Bingham dans cet esprit. C'est un énorme sujet, alors

ça demande plusieurs pièces, noté-elle en riant. Ces questions traversent toute notre vie.»

La nature abyssale de la question l'a d'ailleurs terrorisée, au point de vouloir abandonner l'idée, de peur de ne pas avoir l'expérience, l'intelligence et la sagesse requises. Mais le thème l'a rattrapée, un peu à son insu. «J'ai compris qu'il fallait aborder le sujet de façon personnelle et non politique.»

C'est une histoire toute personnelle qui la met sur la route de ce sujet immense, le Jour du souvenir, il y a deux ans, alors qu'elle amorçait le travail avec l'interprète Eric Beauchesne. «Je pensais à nos vétérans des première et deuxième guerres mondiales, qu'on était en train de perdre. Je portais mon coquelicot et un Américain m'a arrêtée dans la rue pour me demander ce que ça signifiait. Je le lui ai expliqué et j'étais très émue; alors j'ai décidé d'intégrer ça à la pièce.»

La guerre en filigrane

Les quatuors masculins très physiques s'enlacent aux mouvements féminins qui agissent comme liant, «comme fil conducteur de



CHRIS RANDLE

Dans *Lost Action* de Crystal Pite, les quatuors masculins très physiques s'enlacent aux mouvements féminins qui agissent comme liant.

l'histoire, décrit l'une des danseuses, Anne Plamondon. Car si la pièce demeure abstraite, Crystal Pite a le sens d'une certaine

dramaturgie qui finit toujours par s'inscrire dans ses œuvres, notamment à travers le texte, utilisé avec parcimonie.

«Sans qu'il y ait une histoire, il y a assurément un sens, des images très précises», indique la danseuse.

Celle-ci interprète un quintette emblématique de l'œuvre avec les quatre hommes de la distribution, dont Victor Quijada, son compagnon de vie et de travail au sein de la compagnie Rubberbanddance Group, actuellement en résidence à la Cinquième Salle de la Place des Arts.

Quintette emblématique parce qu'il incarne la tension et l'ambiguïté inscrites au cœur de la pièce et que la forme improvisée (dans un cadre très structuré), que privilégie Crystal Pite, s'y déploie en toute liberté.

«Elle sait où elle s'en va tout en nous laissant de l'espace», confie la danseuse à propos de la chorégraphe, qui a œuvré au sein de la prestigieuse troupe de William Forsythe, le Ballet de Francfort (devenu depuis le Ballet Forsythe), avant de fonder sa propre compagnie, Kidd Pivot. Elle sait tirer le meilleur de chacun de nous.»

Gestes éphémères

Comme le titre de la pièce l'indique, le sentiment de perte s'applique autant au règne de l'existence qu'à celui de la création chorégraphique elle-même, aussi éphémère que nos vies humaines à l'échelle de l'histoire.

«Il y a un parallèle entre la perte

des mémoires et des histoires humaines et celle de nos gestes, souligne Crystal Pite. Il n'y a rien qui reste de la danse, rien à quoi on puisse s'accrocher. Le mouvement qu'on observe est toujours déjà en train de se transformer. D'où sa puissance...»

Pour saisir ces instants de danse intense mais évanescence comme la vie, la chorégraphe a choisi d'investir dans une imposante distribution de sept danseurs (Eric Beauchesne, Francine Liboiron, Malcolm Low, Yannick Matthon, Victor Quijada, Anne Plamondon et elle-même), même s'il lui a fallu sacrifier la scénographie. La pièce tient entièrement dans le jeu entre danse et musique (signée par son collaborateur de longue date Owen Bolton).

«C'est une équipe de rêve», s'émerveille la chorégraphe, qui a ainsi mis à profit la bourse de 60 000 \$ venue avec le prestigieux prix Alcan qu'elle a reçu en 2006.

La première de *Lost Action* a eu lieu à Vancouver en 2006. C'est un an plus tard que s'est amorcée la longue tournée canadienne. La troupe Kidd Pivot s'arrête dans la métropole, à l'invitation de l'Agora de la danse et de Danse Danse, précédée d'un flot d'éloges de la critique de l'Ouest.

Le Devoir

LOST ACTION

Du 30 octobre au 3 novembre
ATAgora de la danse
Supplémentaires du 14
au 17 novembre



LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE

RONNIE BURKETT
10 DAYS ON EARTH

Spectacle en anglais pour adultes (14+)

CRÉATION ET INTERPRÉTATION DE RONNIE BURKETT

Si un jour on se retrouve seul, mais qu'on ne le sait pas, se sent-on vraiment seul? Voilà la question qui a inspiré au célèbre marionnettiste canadien Ronnie Burkett *10 Days on Earth*, un charmant conte où la délicatesse des personnages à ficelles n'a d'égale que la justesse des sentiments.

8 AU 10 ET 13 AU 17 NOVEMBRE 2007, 20H

25\$ (adultes) 15\$ (étudiants) taxes et redevance incluses
15% de rabais pour groupes de 20 et plus

Série Cinquième Salle: Directeur de la programmation, Michel Gagnon

Place des Arts
Québec

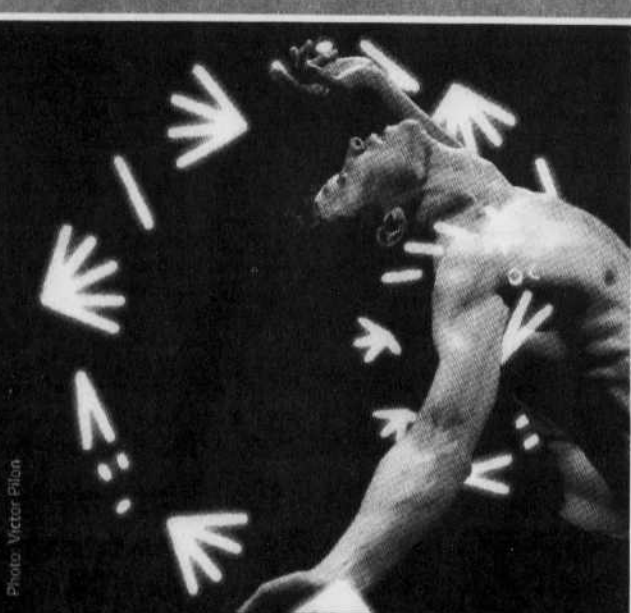
514 842 2112 • 1 866 842 2112
laplacearts.com
Réseau Admission 514 790 1245



SIT BACK YA'LL de JULIA GUTSIK et RAUL GUEYARA
PI.R.SQUARED de REBECCA HALLS
TEXT MESSAGING... de PATRICIA IAROLA

1, 2, 3 NOVEMBRE À 19H30
4 NOVEMBRE 2007 À 16H

avec la troupe de la série Génération bigarrée
BILLETTERIE: 514 525 1500

NORMAN
(HOMMAGE À NORMAN MCLAREN)

DE MICHEL LEMIEUX, VICTOR PILON ET PETER TRÓSZTNER
UNE PRODUCTION DE 4D art

Ce spectacle mixmedia fusionne en direct le théâtre et le cinéma. Le danseur-performeur Peter Trósztnier s'intègre physiquement à l'univers du cinéaste canadien Norman McLaren, dont la modernité, l'humanisme et le génie ont maintes fois été récompensés.

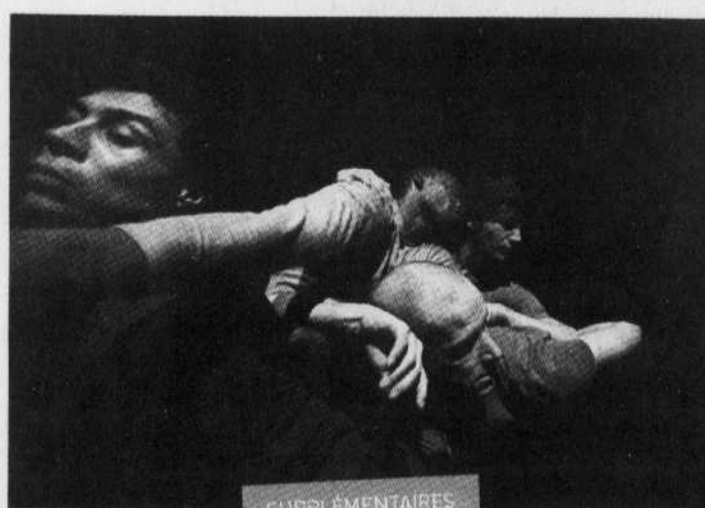
5 AU 8 ET 12 AU 15 DÉCEMBRE 2007, 20H

25\$ (adultes) 15\$ (étudiants) taxes et redevance incluses
15% de rabais pour groupes de 20 et plus

Série Cinquième Salle: Directeur de la programmation, Michel Gagnon

Place des Arts
Québec

514 842 2112 • 1 866 842 2112
laplacearts.com
Réseau Admission 514 790 1245



SUPPLÉMENTAIRES
14 AU 17 NOVEMBRE

KIDD PIVOT
LOST ACTION

→ 30 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE / 20 H

CHORÉGRAPHE → CRYSTAL PITE
INTERPRÈTES → ÉRIC BEAUCHESNE, FRANCINE LIBOIRON
MALCOLM LOW, YANNICK MATTHON, CRYSTAL PITE
ANNE PLAMONDON, VICTOR QUIJADA
MUSIQUE ORIGINALE → OWEN BELTON
ÉCLAIRAGES → JONATHAN RYDER
COSTUMES → LINDA CHOW

«LOST ACTION EXPLORE AVEC SENSIBILITÉ L'EXPRESSION KINÉSIQUE DE L'AGRESSIVITÉ ET DU SENTIMENT DE PERTE. IL EN RÉSULTE UNE DANSE INTELLIGENTE, PROFONDÉMENT ÉMOUVANTE ET D'UNE GRANDE RICHESSE CHORÉGRAPHIQUE.» DANCE MAGAZINE

«LOST ACTION IS THE MOST SIGNIFICANT WORK CRYSTAL PITE HAS DONE UNDER HER COMPANY, KIDD PIVOT.» THE VANCOUVER SUN

LES REPRÉSENTATIONS À MONTRÉAL SONT UNE COPRÉSENTATION DE L'AGORA DE LA DANSE ET DE DANSE DANSE.

ALCAN DANCE CanDance

JOSÉ NAVAS/COMPAGNIE FLAK
ANATOMIES

→ 7 AU 10 NOVEMBRE / 20 H

CHORÉGRAPHE → JOSÉ NAVAS
INTERPRÈTES → JOSÉ NAVAS, MIRA PECK, DAVID RANCOURT
AMI SHULMAN, JAMIE WRIGHT
MUSIQUE → ALEXANDER MACSWEEN
ÉCLAIRAGES → MARC PARENT
COSTUMES → JOSÉ NAVAS/COMPAGNIE FLAK, VANDAL

«[...] UN ÉBLOUISSANT TRAVAIL D'ÉCRITURE CHORÉGRAPHIQUE, D'UNE GÉOMÉTRIE PARFAITE TIRÉE AU CORDEAU, ET À LA RYTHMIQUE IMPECCABLE [...] ON RESTE HYPNOTISÉ PLONGÉ DANS UN ÉTAT MÉDITATIF, DEVANT TANT DE PERFECTION. [...] TOUT LE MONDE EST VERTUEUX DANS ANATOMIES ET ON NE BOUDE PAS SON PLAISIR.» LA PRESSE

UNE COPRODUCTION DE L'AGORA DE LA DANSE

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE → 514 525.1500
ADMISSION → 514 790.1245

PHOTO: CHRIS RANDLE

PHOTO: VALERIE SIMMONS

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Deux jeunes chefs québécois face au disque

CHRISTOPHE HUSS

Yannick Nézet-Séguin et Jean-Philippe Tremblay voient paraître simultanément leurs nouveaux enregistrements, chez Atma et Analekta, tous deux dans des répertoires très balisés au disque: *La Mer* de Debussy pour le chef de l'Orchestre métropolitain et la 7^e *Symphonie* de Bruckner pour celui de l'Orchestre de la francophonie canadienne.

Le disque de Yannick Nézet-Séguin, édité sous forme de SACD multicanal par Atma, a été enregistré à l'église Saint-Nom-de-Jésus, comme la 7^e *Symphonie* de Bruckner, avec, heureusement, un flou un peu moins nébuleux. Mais c'est à la 3^e *Symphonie* de Saint-Saëns, un autre disque du jeune chef, que ce programme autour de la mer fait penser.

Ambiances marines

Dans la symphonie de Saint-Saëns enregistrée à l'oratoire Saint-Joseph, Yannick Nézet-Séguin avait marché sur les plates-bandes discographiques de l'OSM et Charles Dutoit, avec succès d'ailleurs, son disque étant infiniment plus réussi. Je ne sais si le choix de *La Mer* — un autre des rares très médiocres disques du tandem Dutoit-OSM en matière de musique française — est inconscient ou volontaire. Le fait est que, là aussi, le disque des *outsiders* est plus réussi, sans toutefois se révéler aussi marquant que le Saint-Saëns.

Parfaitement rodé en concert préalablement à l'enregistrement, le programme marin de l'Orchestre métropolitain est composé avec bonheur, documentant au disque *Kaléidoscope* de Mercure, habile composition très dans l'air



Le chef Jean-Philippe Tremblay

des années 1920 et 1930 et associant à *La Mer* de Debussy les *Intertides marins* de Britten.

Ce qui manque au disque est en partie musical et en partie technique. Même si la captation sonore, peu brillante, est plus précise et détaillée que dans Bruckner, le fond de l'orchestre souffre d'un certain éloignement: les percussions ont peu d'impact et, dans le troisième mouvement de *La Mer*, les miroitements incarnés par le glockenspiel sont quasi inaudibles.

Sur le plan musical, la vision des partitions est bonne, mais il manque deux choses: les arêtes et la souplesse. Le Debussy de Yannick Nézet-Séguin (c'est vrai également dans le *Prélude à l'après-midi d'un faune*) est un peu plaqué, un peu raide (*stiff*, en bon québécois!). Les chefs Michel Plasson ou Stéphane Denève ont montré récemment, à la tête de l'OSM, de quelle liberté dans la rigueur se nourrit la musique de

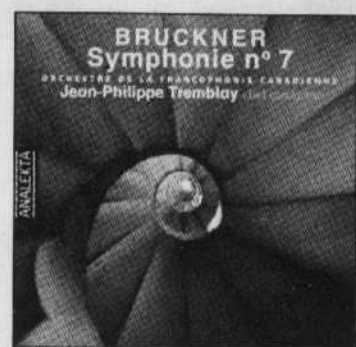
Debussy. Le Britten en concert était moins atmosphérique mais plus mordant qu'au disque, où il manque d'éclat. Une parution très honorable, donc, mais pas le plus beau disque du chef ni des interprétations qui peuvent se mesurer aux références internationales: Boulez, Haitink et Abbado (en vidéo) dans *La Mer*, Bernstein, Pao-vo Järvi ou Rudolf Kempe en concert dans Britten.

L'outil à double tranchant

La saga du disque Bruckner de Jean-Philippe Tremblay et de son orchestre est digne d'un véritable feuilleton. Enregistré un mois avant celui de la même œuvre par Yannick Nézet-Séguin (Atma), il devait paraître, sur étiquette XXI Productions, simultanément. Après diverses péripéties, le chef et le projet se sont retrouvés chez Analekta, où Tremblay enregistrera d'autres disques dans le futur.

Pour que les choses soient cadrées d'emblée, dans mes réserves je fais une grande distinction entre le fond et la forme. Sur le fond, j'ai assez écrit que Yannick Nézet-Séguin n'avait rien vu dans la *Septième* de Bruckner, dont il n'est qu'un pâle imitateur de formules interprétatives et d'extrapolations abusives et ressassées. Jean-Philippe Tremblay, lui, s'est posé les bonnes questions et, ne tenant rien pour acquis, apporte de saines réponses, comme on peut en attendre de la part d'un jeune chef. Ce travail se traduit notamment au niveau de l'esthétique sonore, plus claire, de la conduite, plus vive, de l'harmonie, qui «frotte» davantage, et des rapports entre les tempos, induisant une relance rythmique quasi permanente. Sa conception de la dualité entre le tempo initial et le *moderato* sur laquelle repose le second mouvement est tout simplement parfaite.

Cela dit — et surtout pour un enregistrement de studio —, il y a quelques raccourcis au chapitre de la réalisation musicale et sonore. Par exemple, quelques traits pas vraiment propres, malgré le vrai en-



SOURCE JEUNESSES MUSICALES

gagement des jeunes musiciens. Plusieurs choses auraient dû être corrigées au montage, à moins que «la bonne prise» n'existait pas...

Par ailleurs, le son, tout en étant «correct», ne s'avère pas au niveau du standard technique habituel d'Analekta: les violons sont un peu minorés, perdus sur la gauche dans le 1^{er} mouvement, l'orchestre est capté assez globalement, à distance, et la dynamique n'est pas vraiment fulgurante.

Le CD est donc méritoire dans la mesure où il documente de louables efforts, et il servira sans doute à la promotion de l'orchestre, mais je ne pense pas qu'il soit vraiment exportable sur un marché international surchargé.

Jean-Philippe Tremblay est un grand musicien et ce n'est pas ce CD qui m'en fera démordre, mais si vous voulez acheter la 7^e *Symphonie* de Bruckner, recherchez le concert de 1977 de Karl Böhm, qui vient d'être révélé par l'étiquette Audite, ou repliez-vous sur l'une des versions Wand ou Jochum ou le DVD de Claudio Abbado.

Collaborateur du Devoir

Festival du monde arabe

Mercan Dede: l'âme soufie dans la machine

YVES BERNARD

Tout tourne! La terre tourne et les atomes tournent. Les derviches, eux, dansent pour partager l'amour des autres dans un tournoiement commun. Mais Mercan Dede, lui, répète inlassablement le mouvement en solitaire pour parvenir à un espace de méditation et atteindre ce centre qui, selon la philosophie soufie, permet de se rapprocher de l'autre. «J'ai reçu une formation de derviche tourneur, mais j'ai décidé de ne jamais m'en servir en public», dira-t-il.

Le soufisme, branche mystique de l'islam, se retrouve dans toutes les phases de sa création, lui qui joue d'abord le ney, flûte de roseau emblématique du Moyen-Orient, puis les percussions, qui apportent les rythmes vitaux. À cela s'ajoute la poésie mystique, dont les lignes lui servent souvent de première inspiration. Plusieurs pièces sont d'ailleurs écrites en hommage au grand poète Rûmi (1207-1273).

«J'ai intitulé mon nouveau disque qui vient de paraître en Europe 800, à cause de la célébration de son huit centième anniversaire cette année. Mais je n'y reprends pas que des textes anciens. Les soufis cherchent la beauté des choses et plusieurs paroles contemporaines vont dans ce sens. Par exemple, j'ai enregistré des extraits de conversation de la rue, qui pour moi résonnent comme des poèmes soufis.»

Dans l'anonymat

Lors de l'entrevue, Mercan reprendra des passages soufis pour justifier le lien entre les instruments acoustiques et les machines, entre les traditions moyen-orientales et la musique électro, qu'il fusionne par de lentes introspections, des mélodies qui respirent, des rêveries mystiques, des rythmiques répétitives, des montées incantatoires, puis des explosions d'énergie qui mènent à la transe ou à

l'extase, ou permettent à tout le moins d'accéder à un certain vertige. «Dans mon art, il n'y a aucune séparation entre l'Est et l'Ouest, entre hier et demain, résume-t-il. Ne pas séparer, ne pas catégoriser, mais unifier: voilà l'âme du soufisme, qui ne prône aucune discrimination. Et, entre les musiques traditionnelles et électroniques, la transe apparaît comme le point commun.»

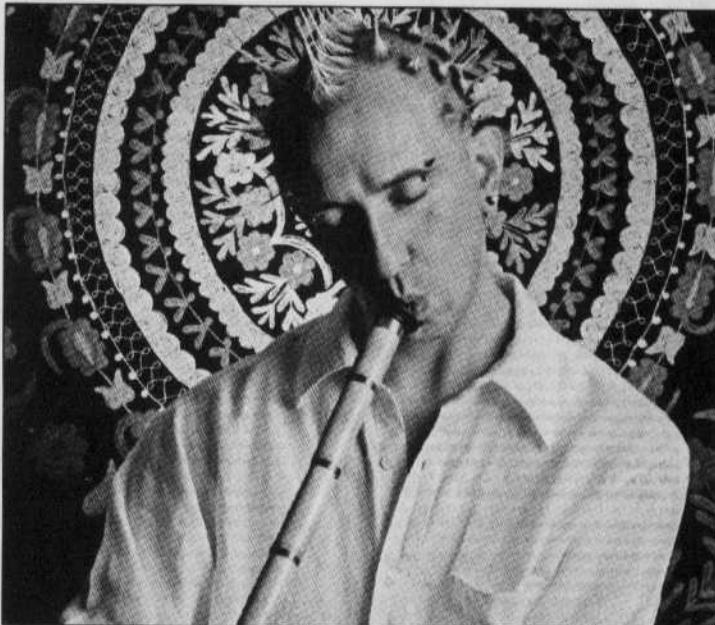
Egalement connu sous le nom d'Arkin Allen en tant que DJ, Mercan travaille souvent dans le plus parfait anonymat. «En fait, j'ai neuf noms d'artiste et quatre d'entre eux ne sont connus de personne. J'aime que les gens apprécient une musique pour d'autres raisons que l'image que l'on accole à un nom et à un produit à vendre.»

Lorsqu'il s'arrête, l'artiste d'origine turque vit entre Istanbul et Montréal. La première ville, grouillante, inspirante et chaotique, terre du Milieu d'où il peut regarder l'Asie de son balcon en Europe, lui apporte l'énergie vitale. La seconde lui donne la quiétude nécessaire à la création. Il ne s'y produit d'ailleurs que très rarement. Et s'il a accepté l'invitation de partager demain soir la scène du Corona avec Smadj, Mounir Troudi et Abdelwaniss Ajroud, c'est pour le simple plaisir de la rencontre intime. «C'est la première fois depuis longtemps que je me produis sans mon groupe. On se rencontre deux jours avant, on boit du café turc et on joue. Comme moi, Smadj vit dans les deux mondes, alors que les deux autres favorisent une approche plus traditionnelle.»

Collaborateur du Devoir

DÉLUGE

Avec Mercan Dede, Smadj, Mounir Troudi et Abdelwaniss Ajroud
Dimanche 28 octobre
au théâtre Corona
Renseignements: 514 790-1245



Le flûtiste Mercan Dede, d'origine turque, vit entre Istanbul et Montréal.

SOURCE FMA



MARIE-REINE MATTERA

Le chef de l'Orchestre métropolitain, Yannick Nézet-Séguin

Quand on aime la musique pour vrai

À l'achat du disque d'un artiste québécois, entre le 29 octobre et le 4 novembre, obtenez gratuitement la compilation *Merci pour la chanson* vol. 4.

Nouveau! À l'achat de musique québécoise en ligne, téléchargez la compilation gratuitement.

Ce CD comprend une chanson de chacun des 18 artistes en nomination au Gala de l'ADISQ 2007 et qui en sont leur premier album ou encore nommés dans la catégorie Révélation de l'année. Détails sur adisq.com.

Merci pour la chanson
VOL. 4 - ADISQ 2007

ADISQ
Quand on aime la musique pour vrai
LA COPIE, NON MERCI.

DISQUEURS PARTICIPANTS: Archambault, HMV, les Librairies Renaud-Gray, Music World, Musigo, Wal-Mart, Zellers, Best Buy, Future Shop et plusieurs disquaires indépendants.
SITES DE TÉLÉCHARGEMENT PARTICIPANTS: palmaris.ca et xik.ca
Valable jusqu'à épuisement des stocks.

sodrac
ROSS-ELLIS
ziko
PALMARIS.ca
Québec
musication
Canada
Partenaires de la saison

Le Théâtre de La Manufacture présente en codiffusion avec le Théâtre du Rideau Vert

Aout

Un repas à la campagne

SOIRÉE DES MASQUES 2006
MASQUE - TEXTE ORIGINAL

«Une écriture originale, électrique, faite de musique et de punchs [...] Fernand Rainville dirige une distribution 5 étoiles, une troupe exceptionnelle.»
Desautels / SRC

«Le texte de Delpé est rythmé, concret mais aussi d'une grande finesse.»
www.radio-canada.ca

«Une distribution flamboyante, [...] Dénudé de complaisance, le regard de Delpé [...] appelle à réagir avant qu'il ne soit trop tard.»
Le Devoir

«Une poignante chronique familiale que Fernand Rainville porte à la scène sans ménagement»
Voir

30 OCTOBRE
10 NOVEMBRE 2007

De : Jean Marc Delpé
Mise en scène : Fernand Rainville

Avec : Henri Chassé, Sophie Clément, Pierre Collin, Catherine De Léan, Dominique Leduc, Jacques L'Heureux, Janine Sutto et Marie Tifo

Assistance à la mise en scène : Allain Roy et Stéphanie Raymond Décor : Patricia Ruel
Costumes : Mireille Vachon Éclairages : André Rioux Environnement sonore : Larsen Lupin
Accessoires : Marie-Eve Lemieux Maquillages : Suzanne Trépanier

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Partenaires de la saison

4664, RUE SAINT-DENIS / MONTRÉAL (QUÉBEC)
www.rideauvert.qc.ca (514) 844-1793
Télé-Québec LE DEVOIR

CULTURE

J A Z Z

Ellington, Gordon, Mingus
en noir et blanc

SERGE TRUFFAUT

U sons d'une expression usée jusqu'à la corde: elle n'existerait pas qu'il faudrait l'inventer. Pandora, la première femme? Mais non, la série DVD baptisée *Jazz Icons* et que distribue Naxos. Elle est riche, elle est passionnante, elle est incontournable. Après avoir publié, il y a environ un an, des spectacles d'Armstrong, Monk, Blakey, Basie et quelques autres, voici qu'on propose aujourd'hui un Dexter Gordon, un Ellington, un Coltrane, un Sarah Vaughan, un Brubeck, un Wes Montgomery et... un Charles Mingus.

Le principe défendu par les producteurs de *Jazz Icons* est fort simple: remettre dans la lumière du temps présent les shows enregistrés entre la fin des années 50 et le milieu des années 60 par les ténors du jazz. Pour le bénéfice de qui? Des télévisions européennes, surtout scandinaves.

Cela précisé, on n'insistera jamais assez sur la qualité iconographique du livret qui accompagne chacun des DVD. À l'évidence, ils ont apporté un soin méticuleux au choix des photos et des illustrations en accompagnant le tout de textes fourmillant d'informations aussi diverses qu'instructives.

On peut acheter le coffret comme on peut acheter à la pièce. Admettons un instant que vous ne souhaitiez pas acquérir l'ensemble. Et alors? On vous en suggère trois: Dexter Gordon, Duke Ellington et Charles Mingus.

Long Tall Dexter, alias Daddy plays the horn, était et demeure la personification du cool. Pas tant par son jeu que par sa façon d'être. Suffit de le revoir dans le film *Around Midnight* de Bertrand Tavernier. Toujours est-il que le Gordon pris dans l'angle des caméras belges, néerlandaises et norvégiennes, c'est le Gordon en exil.

C'est donc le Gordon qui jouait et enregistrait souvent avec d'autres exilés, notamment le pianiste Kenny Drew, qu'on voit à ses côtés dans le DVD, et des locaux. On pense aux batteurs Daniel Humair et Alex Riel, au contrebassiste Niels-Henning Ørsted Pedersen et à l'immense pianiste catalan Tete Montoliu, le complice des *Nuits suisses* éditées en trois volumes par Steeple-Chase/Inner City. Avec ces musiciens, Gordon signe des performances aussi remarquables les unes que les autres.

Les archives visuelles dont Duke Ellington est le héros sont assez nombreuses. Mais rares sont celles qui nous proposent une qualité sonore comparable à celle de *Jazz Icons*. Il est fort probable que cette qualité soit tout bêtement un écho à la qualité de la salle où il fut capté en 1958, soit le fameux Concertgebouw d'Amsterdam. Quoi d'autre? L'orchestre dont il était alors le chef était l'un des deux meilleurs de sa longue carrière. John-

ny Hodges, Harry Carney, Shorty Baker, Ray Nance, Russel Procope, Jimmy Hamilton, Sam Woodyard... ils sont tous là! Et dans une forme resplendissante.

Le Mingus? Son intérêt est double. Un, il s'agit d'une des dernières prestations de sa formation qui comprenait alors Eric Dolphy. Deux, c'est Mingus. C'est le plus grand des grands de l'histoire du jazz. C'est dense, révolté, captivant. C'est surtout intemporel. Cet homme avait du génie. Point.

♦ ♦ ♦

Bonne nouvelle: le show que l'excellent saxophoniste Rémi Bolduc avait donné en compagnie du saxophoniste Jerry Bergonzi, du pianiste John Roney, du batteur Dave Laing et du contrebassiste Fraser Hollins sera publié en compact d'ici peu. On en reparlera.

Le Devoir



NANCY BEIZILE

Du film qui clôt l'aventure *Chrysalides / Fashion Plaza* de Patrick Bernatchez — un plan-séquence autour d'une auto qui se remplit d'eau sous un rock progressif fortement narratif —, l'artiste donne un résumé éloquent: «C'est le poids de l'existence; le personnage s'écrase, il n'en peut plus du consumérisme.»

EXPOSITIONS

Une noyade, une fin de cycle

Patrick Bernatchez a choisi le hall
du Fashion Plaza pour y exposer
les prémices de *Chrysalides*, un projet
mêlant peinture, dessin, film et sculpture

CHRYSLIDES /
FASHION PLAZA

Patrick Bernatchez

Ce soir, de 18h à minuit

5455, avenue de Gaspé, Montréal

JÉRÔME DELGADO

Un an presque jour pour jour après avoir investi de dessins apocalyptiques le Fashion Plaza, y

compris les ascenseurs, Patrick Bernatchez met fin ce soir à une série d'*apparitions* annonçant un projet à venir, *Chrysalides*. Quatrième et dernier pan de ce cycle créatif, un film pas moins torride et emblématique: la noyade de Ronald McDonald. C'est la fin des fins, la boucle bouclée, le chien qui se mord la queue.

«Le capitalisme, lance l'artiste à un moment de notre entretien, c'est le projet le plus utopiste. Oui, il fonctionne très bien, et plus que jamais. Mais il ne se peut pas, il finira pas se détruire lui-même.»

Le Fashion Plaza, avenue de Gaspé, reste non officiel, même si cet immeuble entièrement occupé autrefois par des manufactures prend des galons créatifs depuis que le Centre Clark y a déménagé ses pénates en 2002.

Clark, sa galerie, ses ateliers, c'est officiel. Mais pas le hall, pas le quai de débarquement du Fashion Plaza. Pourtant, les manifestations artistiques, plus éphémères et exploratoires qu'ailleurs, y prennent place. La soirée de performances que tenait le collectif Black Market International reste dans les esprits. Même cinq ans plus tard.

C'est pour ce côté officieux, et parce que son atelier loge au dixième étage de l'édifice, que Patrick Bernatchez a choisi le hall du Fashion Plaza pour y exposer les prémices de *Chrysalides*, un projet mêlant peinture, dessin, film et sculpture. Le travail dévoilé reste lui aussi officieux: c'est davantage un *work-in-progress* qu'une œuvre finie, emballée et prête à emporter. «Je descends ça, pendant six heures, je le remonte après. C'est simple, c'est peu coûteux», assure-t-il.

Patrick Bernatchez, comme bien des artistes, compte ses sous, travaille ailleurs, autrement, pour gagner sa vie. L'idée d'investir quatre fois six heures l'entrée du Fashion Plaza est née d'une certaine lassitude à attendre bourses et réponses des galeries pour mener à terme un projet. Il s'est donné une autre motivation, faisant du hall sa «galerie», aussi bancale soit-elle. «Je me force à exposer des œuvres, je me donne le luxe de les présenter même si elles ne sont pas finies.»

Une espèce rare

Animé par le devoir d'être cohérent avec lui-même, Patrick Bernatchez a dû modifier ses propres règles. Ce soir, faute de temps et à

cause de problèmes techniques, ce sont les volets 3 et 4 de *Chrysalides / Fashion Plaza* qui seront dévoilés en même temps. Car l'artiste tenait à respecter l'échéance d'un an, l'idée du cycle suggérée par le titre. *Chrysalide*, une nymphe qui se développe dans un cocon avant de devenir papillon, appelle à une fin. Une mort, en quelque sorte, thème récurrent dans l'iconographie de Bernatchez.

Du film qui clôt cette aventure — un plan-séquence autour d'une auto qui se remplit d'eau sous un rock progressif fortement narratif —, l'artiste donne un résumé éloquent: «C'est le poids de l'existence; le personnage s'écrase, il n'en peut plus du consumérisme.» Côté droits d'auteur, craint-il des poursuites de la part du roi du fast-food? «Je l'enc..., répond-il. Il produit des déchets, il est partout.»

Connu d'abord comme peintre, par des tableaux translucides où couleurs brillantes côtoient des motifs floraux ou pop, Patrick Bernatchez a dévoilé en un an ses talents de dessinateur, puis de cinéaste. Au final, l'ensemble risque d'amalgamer des esthétiques bien différentes, entre les œuvres au crayon soignées et intimistes et les tableaux sur grands miroirs, presque trash.

Chrysalides / Fashion Plaza garde cependant toute sa cohérence par ce regard sur la création, l'évolution, et par le commentaire social. On sent d'ailleurs que l'artiste, sans le hurler sur les toits, en a grandement contre la société de consommation, contre tout ce qui peut ressembler à une norme.

Cet «artiste autodidacte», comme le dit son CV, est une espèce rare dans une époque qui valorise les diplômes. Il n'est pas membre de Clark, contrairement à sa blonde, à ses amis, à ses voisins. Enfin, loin de lui l'idée de vivre avec l'art. «Pour moi, dit-il, un tableau, c'est physique, très matériel, mais il reste une expérience. Je ne me vois pas vivre avec ça.»

Projet en élaboration, *Chrysalides* finira par être exposé dans les normes, disons, ce printemps, à L'Œil de poisson, à Québec, puis à Skol, ici à Montréal. Patrick Bernatchez, aussi, rentre dans les rangs. Depuis peu, une galerie privée, nouvelle (galerie Donald Brown), l'a pris sous son aile. *Chrysalides / Fashion Plaza* semble mettre un terme à bien des choses.

Collaborateur du Devoir

NE METTEZ PAS
N'IMPORTE QUOI
DANS VOS OREILLES

94,3
CHYZ.ca

fma

Hydro Québec LOTO QUÉBEC ESPRICE MUSIQUE 100.7

Festival du Monde Arabe de Montréal

Dimanche 28 octobre à 20h
DÉLUGE Mercan Dede
Smadj, Mounir Troudi
et Abdelwaniss Ajroud
(Musique - Turquie, France, Tunisie, Québec)

Le FMA est fier de réunir sur scène quatre créateurs exceptionnels dans une ultime Nuit musicale, meublée d'inspiration, de complicité et d'improvisation. *Déluge*, un voyage fascinant sur la route des... sons! Théâtre Corona - 33 \$ (Txs en sus.)

Vendredi 2 novembre à 20h
CHEIKH SIDI BÉMOL
(Musique - France, Algérie)

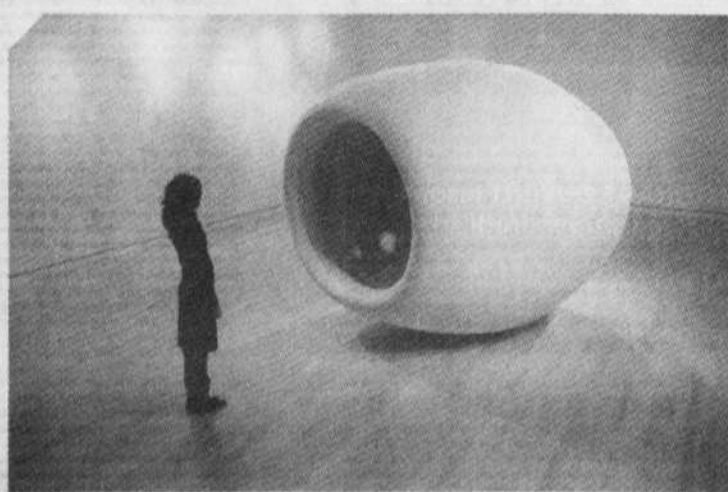
Un personnage symbole, un Algérien apatride, un Kabyle galérien. Des chansons émouvantes d'un humour convivial et corrosif. Un bémol au choc des cultures, lancé par un éternel révolté qui ne cesse de basculer d'un monde à l'autre. Théâtre Corona - 33 \$ (Txs en sus.) Rés.: 514.790.1245

Jeudi 1^{er} novembre à 20h
LES CHANTS DE BALI
(Musique - Algérie)

Une légende de la chanson Touarègue renait à Montréal! Dirigé par Nabil, fils d'Othmane Bali, le fameux groupe continue à célébrer une musique faite par l'homme bleu du désert égaré dans la cité. Une soirée Bali, à se brûler les sens à très haute altitude... Théâtre Corona - 29 \$ (Txs en sus.) Rés.: 514.790.1245

www.festivalarabe.com

Michel de Broin. Machinations



L'engin, 2006 | Photo et ©: Michel de Broin
Avec l'aimable autorisation de Pierre-François Ouellette art contemporain

À LA GALERIE DE L'UQAM | JUSQU'AU 24 NOVEMBRE 2007

Exposition produite en collaboration avec le Musée national des beaux-arts du Québec
Commissaire : Nathalie de Blois

↳ L'exposition Michel de Broin. Machinations regroupe des œuvres créant un univers incertain qui bouscule les limites entre art et invention, réalité et fiction, politique et poétique.

Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri, Métro Berri-UQAM
Téléphone: 514 987-6150
www.galerie.uqam.ca

MICHEL DE BROIN | PRIX SOBEY 2007

Diplômé de la maîtrise en arts visuels de l'UQAM,
Michel de Broin vient de recevoir le prix Sobeys,
accompagné d'une bourse de 50 000 \$.

UQAM

Prenez position

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

DE VISU

Machines de vision

ONE IMAGE DOESN'T TAKE THE PLACE OF THE PREVIOUS ONE

Harun Farocki
Galerie Leonard & Bina Ellen
Université Concordia
1400, boul. de Maisonneuve
Ouest, Montréal
Jusqu'au 1^{er} décembre

MARIE-ÈVE CHARRON

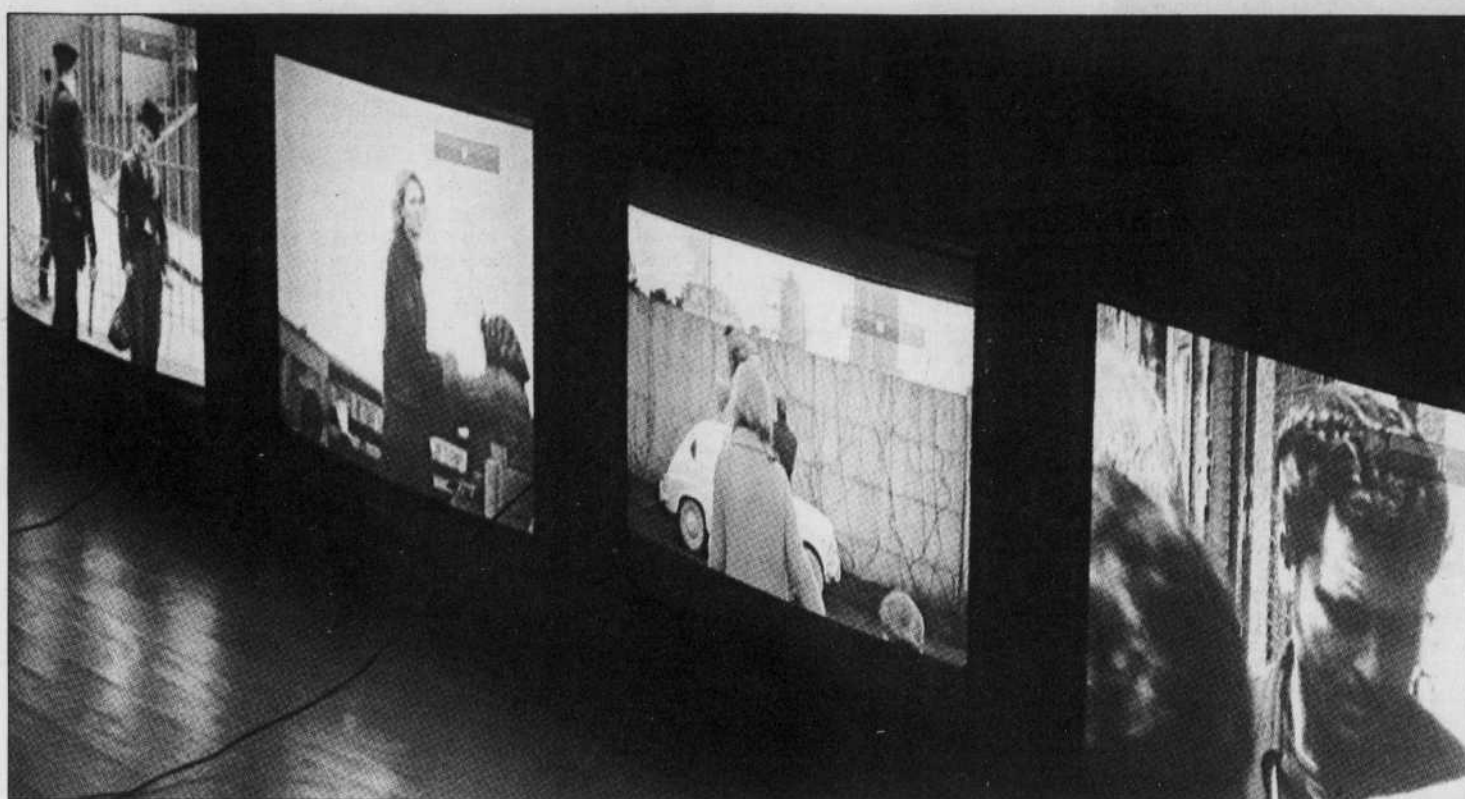
Après la 10^e édition du Mois de la photo à Montréal, l'automne est loin de se tarir en expositions de haut calibre. Celle qui vient d'ouvrir à la galerie de l'université Concordia a le mérite de présenter une première exposition solo d'envergure en Amérique consacrée au travail d'Harun Farocki. Michèle Thériault, la commissaire de l'exposition et directrice de la galerie, attire ainsi l'attention sur les œuvres d'un artiste davantage connu pour sa production filmique.

Installé à Berlin depuis plusieurs années, Farocki a à son actif un peu plus de 90 films, comprenant des longs métrages, des films d'essai et des documentaires. Prolifique, le scénariste, acteur et producteur est également l'auteur, depuis le milieu des années 1990, d'installations vidéo, lesquelles, en contexte muséal et de galerie, poursuivent les enjeux défendus dans le reste de son travail.

L'art du cinéaste allemand est d'abord traversé par des préoccupations politiques dont l'exercice passe par une approche critique des images. Des images qui rendent compte d'un rapport médiatique au monde dans une société où, notamment, la surveillance, l'intervention militaire et la gestion des espaces publics est inséparable d'un régime de visions technologiques toujours plus sophistiquées.

(Re)montage critique

L'exposition est composée de cinq installations vidéo et de la projection d'un film 16 mm. La sélection est cohérente, faite de multiples renvois entre les œuvres, ce qui rend compte finement de plusieurs aspects du travail de Farocki (le catalogue, à paraître, pourra nous en dire plus). Premier constat: portées sur les images issues de différentes «machines de vision», les œuvres de l'artiste en sont aussi constituées. L'artiste s'approprie les images de caméra de surveillance, d'archives, de films de propagande, d'activités militaires et d'imageries



Sorties d'usine en onze décennies (2006), installation en douze moniteurs d'Harun Farocki

opérationnelles pour les interroger au sein d'assemblages nouveaux.

Le montage est donc largement responsable de la relecture des images faite par l'artiste, qui privilégie souvent pour ses installations des projections doubles. Ce dispositif lui permet de juxtaposer des commentaires écrits à une image et d'exploiter des procédures de répétition, d'alternance, de succession et de simultanéité. Ce système d'écriture visuelle et la manière de travailler de Farocki sont d'ailleurs examinés dans sa première installation, *Interface* (1995), laquelle est judicieusement incluse dans l'exposition.

Avec *Feu inextinguible* (1969), la

commissaire retient un autre jalon important dans la production de l'artiste. Dans ce film militant tourné en 16 mm, Farocki s'interroge sur ce que peut l'image quand il s'agit de faire prendre conscience d'horreurs commises. Il y dénonce la participation de la Dow Chemical dans la production de napalm et dans l'armement utilisé au Vietnam, de même que les effets pervers de l'industrialisation qui, par la division des opérations du travail, cultive l'ignorance, voire permet d'échapper à l'obligation de rendre des comptes.

La production industrielle retient aussi l'attention de l'artiste

dans une installation composée de douze écrans au sol présentant autant d'extraits de films, qui reprennent à leur façon le célèbre motif de la sortie d'usine filmée par les frères Lumière (aussi comprise). L'œuvre étudie la réapparition de ce motif et sa place dans le cinéma, tout en témoignant de la concomitance de l'invention du cinéma et du monde industriel.

De là, la présentation de l'installation *Contre-chant* (2004) fait sens, elle qui revisite *Berlin symphonie d'une grande ville* (1927) de Walter Ruttmann et *L'Homme à la caméra* (1929) de Dziga Vertov. Ces deux films montrant les images d'une vil-

le durant une journée, rythmée par les machines et le travail des ouvriers, sont confrontés aux images d'aujourd'hui, tirées des caméras de surveillance, de logiciels de comptage ou de marquage des individus dans les réseaux de transports et les espaces publics. Bref, des visions informatisées, des images sans caméraman que Farocki critique et dévoile au moyen du montage.

Héritier de Vertov en cela, il fait aussi indirectement référence au cinéaste russe dans l'œuvre *Ceil/machine 111* (2003). Avec cette œuvre, l'exposition fait voir comment l'œil mécanique de Vertov, anticipation du prolongement de l'humain par la technologie, fonctionne désormais dans un nouveau régime de vision, celui de l'informatique et des communications dans une société dite postindustrielle. Parmi toutes les images opérationnelles intelligentes, celles en particulier de la technologie militaire depuis la guerre du Golfe en 1991 marquent, selon le montage de l'artiste, un point tournant palpable jusque dans la vie civile.

Écoute active

Exigeantes au chapitre de l'attention, mais loin d'être ennuyeuses, les installations de Farocki répondent véritablement à un des principes à la base de son travail: rendre l'écoute du spectateur active. Aussi, afin de goûter pleinement l'expérience, il n'est pas superflu de prévoir une durée d'environ deux heures 30 pour la visite.

Cette exposition de l'artiste allemand ne serait pas complète sans la projection de ses films. Déjà en cours à l'institut Goethe à Montréal, la programmation spéciale intitulée *Hommage à Harun Farocki* présente une sélection de films parmi ceux que le cinéaste a réalisés entre 1986 et 2004. Pour connaître tous les détails de cette programmation qui se poursuit jusqu'au 9 novembre, consultez le site www.goethe.de/montreal

Collaboratrice du Devoir

Michel Bourguignon

«Mouvement relatif», Mixtes médias

Exposition du 24 octobre au 17 novembre 2007

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

Encan d'œuvres d'art

46 ARTISTES - 77 ŒUVRES

Sous la présidence d'honneur de M^e Maurice Forget

Exposition des œuvres les 1-2-3 novembre
Encan : le 4 novembre à 13h30

Billets : 25\$ incluant vin et fromages

Musée d'art contemporain des Laurentides

101, place du Curé-Labelle, Saint-Jérôme
450.432.7171 www.museelaurentides.ca

Jean-Louis Émond · Stéphanie Gevrey · Jean-Pierre Lafrance

Studio
261

Galerie d'art

www.studio261.ca

261, rue St-Jacques, Montréal • 514-845-0261



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 27 octobre
au 25 novembre 2007

La Nouvelle Collection 2008
du Service de prêt et de vente

Dessin
Peinture
Photographie
Estampe
Techniques mixtes

Plus d'une centaine d'œuvres
d'artistes de la région

Vernissage

Le dimanche 28 octobre, à 14 h

Info : (514) 630-1254

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

3 et 10 novembre
derniers beaux détours de la saison!

Œuvres du MUSÉE PICASSO D'ANTIBES,
du PETIT PALAIS DE PARIS et
du MUSÉE DES BEAUX-ARTS D'HAMILTON
au Musée national des beaux-arts du Québec

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Rodin
GRATUIT

Monet
gratuit

Matisse
GRATUIT

Renoir
gratuit

CET AUTOMNE, TOUT EST GRATUIT AU MUSÉE

TOUTES LES EXPOSITIONS
TOUTES LES ŒUVRES DE LA COLLECTION

LES EXPOSITIONS GRATUITES POUR TOUS

- / Un design américain
Le Streamline de 1930 à nos jours
- / Les Sulpiciens de Montréal
350 ans d'héritage artistique
- / e-art
Nouvelles technologies et art contemporain
Dix ans d'action de la fondation Daniel Langlois

MAINTENANT OUVERT jusqu'à 21h,
du mercredi au vendredi

www.mbam.qc.ca/gratuit

Renseignements:
514-285-2000 ou 1 800 899-MUSE

M MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

CULTURE

CINÉMA



Sam Riley dans le rôle du chanteur Ian Curtis, du groupe Joy Division, dans le film *Control*, d'Anton Corbijn

Le martyr de Manchester

CONTROL

Réalisation: Anton Corbijn. Scénario: Matt Greenhalgh, d'après le livre *Touching From a Distance*, de Deborah Curtis. Avec Sam Riley, Samantha Morton, Alexandria Maria Lara. Image: Martin Ruhe. Montage: Andrew Hule. Grande-Bretagne, 2007, 121 min.

ANDRÉ LAVOIE

Faut-il être un inconditionnel du groupe post-punk Joy Division pour pleinement apprécier *Control*, cette biographie mélancolique, tournée en noir et gris, à l'image des villes industrielles du nord de l'Angleterre? Non, mais, comme on dit, ça ne peut pas nuire...

Depuis longtemps photographie de stars du rock, originaire des Pays-Bas mais déterminé à s'installer en Grande-Bretagne pour capter l'image d'une de ses idoles, le chanteur Ian Curtis du groupe Joy Division, le réalisateur Anton Corbijn l'a fréquenté pendant quelques mois, ceux précédant son suicide, le 18 mai 1980. Il fut l'un des témoins de cette période qui allait faire de Curtis un autre martyr de la musique pop et dont le chemin de croix ressemble à celui de tant d'autres icônes: une ascension prodigieuse doublée d'une vie personnelle misérable.

Une adolescence passée à Macclesfield, une petite banlieue aussi laide que la ville la plus proche, Manchester, ce foyer musical important, a vraiment marqué l'imaginaire pessimiste de Curtis (Sam Riley en totale symbiose et en voix), alors qu'au début des années 1970 il trouve réconfort dans la drogue et les disques de David Bowie. En cela, il est le proche parent de Zachary dans *C.R.A.Z.Y.*, de Jean-Marc Vallée. Ce garçon tourmenté prendra deux décisions qui allaient marquer le reste de sa courte vie: un mariage rapide avec une jeune fille en fleur, Debbie (Samantha Morton, fabuleuse comme toujours), à 19 ans — la veuve écrira ses mémoires et le film est large-

ment basé sur ce point de vue — et, au même moment, après un concert des Sex Pistols avec des copains, son désir ferme de devenir le chanteur d'un groupe dont le nom s'inspire des bordels pour les soldats allemands dans les camps de concentration...

Entre ses responsabilités de père qu'il n'assume pas, ses crises d'épilepsie et son amour pour une journaliste belge (Alexandria Maria Lara), l'existence de Curtis ressemble au désordre qu'il provoque lorsqu'il monte sur scène. Une renommée grandissante, appuyée par le talent de Tony Wilson, un animateur de télé trônant sur la scène musicale de Manchester (voir l'excellent *24 Hour Party People*, de Michael Winterbottom, pour mesurer l'importance de cet excentrique), ainsi que des chansons à succès (*She's Lost Control*, *Isolation*, *Love Will Tear Us Apart*) n'arriveront pas à soulager ses tourments.

Les films illustrant la chute de ces divinités cèdent souvent au moralisme spectaculaire — *The Doors*, d'Olivier Stone, en demeure l'exemple le plus détestable —, mais *Control*, de par son dépouillement esthétique (visiblement imposé) et son refus du kitsch nostalgique, donne une image de Curtis à échelle humaine, très humaine. La grisaille de son milieu, la pauvreté des moyens du groupe et leur renommée encore à bâtir sont vues par le cinéaste, dont c'est le premier film, à la manière d'un documentariste captant une réalité brute, jamais idéalisée. Être une jeune star du rock n'a jamais été si peu glamour, du moins dans le regard compassant d'Anton Corbijn.

Ce portrait n'échappe pas à tous les clichés du genre, des groupies entreprenantes aux séances d'enregistrement mythiques, mais il atteint une vérité qui va bien au-delà des évangiles de la musique pop. Les disciples du défunt groupe (et de sa réincarnation: New Order) voudront sûrement s'y recueillir.

Collaborateur du Devoir

LE RING

Réalisation: Anaïs Barbeau-Lavalette. Scénario: Renée Beaulieu. Avec Maxime Desjardins-Tremblay, Maxime Dumontier, Julianne Côté, Jason Roy-Léveillé, Jean-François Casabonne, Stéphane Demers, Suzanne Lemoine, René-Daniel Dubois. Image: Philippe Lavalette. Musique: Catherine Major. Montage: Carina Baccanale.

ODILE TREMBLAY

Premier long métrage d'Anaïs Barbeau-Lavalette, *Le Ring* relève du tour de force. Cette œuvre courageuse a trouvé un ton juste pour témoigner d'un milieu difficile, violent, désespéré. Après s'être beaucoup impliquée comme bénévole dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve et avoir réalisé un segment de documentaire dans ce milieu, la jeune cinéaste connaissait bien l'univers qu'elle brosse ici. Car cette dureté est omniprésente tout au long du *Ring*, sans vraies plages de tendresse pour apaiser la tension. Cette fiction prend son sujet à bras-le-corps sans lui chercher d'échappatoire, sans concessions, mais avec une tendresse pour des personnages que la réalisatrice ne juge jamais.

Le Ring suit un jeune garçon (remarquable Maxime Desjardins-Tremblay) dans sa famille dysfonctionnelle: mère démissionnaire et prostituée, père dépassé par les événements, frère aîné criminel, sœur aspirée par la trajectoire de sa mère, etc.

Tout repose sur les épaules de Jessy, par la grâce de cet acteur né qu'est le jeune Maxime, dont les yeux traduisent chaque état d'âme. La caméra le capte très souvent en gros plan, roulant sur sa bicyclette ou dans les gradins devant ses héros luttant, sport défouloir dont les icônes glorieuses sont des figures bien campées du théâtre urbain. Éternels gagnants et non moins éternels perdants suivent les direc-

Sous haute tension



SOURCE CHRISTIAN FILMS

Dans *Le Ring*, d'Anaïs Barbeau-Lavalette, le quartier Hochelaga-Maisonneuve prend vie devant la caméra, à travers ses ruelles, ses recoins coupe-gorge, ses logements décrépits, ses terrains vagues à l'ombre du pont Jacques-Cartier, royaume d'un sans-abri.

tives du maître de jeu, gérant sans état d'âme (René-Daniel Dubois, convaincant).

Maxime Desjardins-Tremblay constitue la révélation du film, et on comprend que la cinéaste se soit montrée fascinée par le charisme qu'il dégage, même s'il occupe à peu près tout le devant de la scène. Son jeu rappelle un peu celui du jeune Alessandro Morace dans le merveilleux *Libero* de l'italien Kim Rossi Stuart.

Les images de Philippe Lavalette sont vraiment très belles, la musique de Catherine Major, tout en finesse, et le quartier Hochelaga-Maisonneuve prend vie devant la caméra, à travers ses ruelles, ses recoins coupe-gorge, ses logements décrépits, ses terrains vagues à l'ombre du pont Jacques-Cartier, royaume d'un sans-abri, luttant à ses heures, interprété

avec sensibilité par Jean-François Casabonne. Quant aux scènes de lutte, avec leur poids d'allégories sur l'existence, elles s'insèrent avec intelligence et couleur dans le parcours, ajoutant même des touches surréelles au film.

Une des grandes forces du *Ring* est d'avoir évité le ton misérabiliste, à une exception près: la mort du chien, trop appuyée. Le quotidien du jeune garçon suffit à dépeindre la misère sociale sans lui ajouter de pathos.

Ce premier long métrage possède ses faiblesses. Le scénario paraît assez linéaire, sans véritable montée dramatique, quoique le but de la cinéaste ait été justement de capter un univers au jour le jour. Certains personnages secondaires sont vite esquissés. Le parti pris de ne pas présenter la mère de face, la reléguant à l'ombre

qu'elle constitue pour ses enfants, se défend, mais on aurait envie de voir davantage ce père faible, bien joué par Stéphane Demers mais en manque de scènes marquantes. Même carence pour le frère aîné (Maxime Dumontier), bandit à la petite semaine, trop peu défini, qui nous vaut pourtant une scène belle et pudique en prison. L'enfant que Jessy et sa sœur traînent partout, et qui gazouille sans jamais protester, demeure complètement en plan.

Mais la force, la justesse du ton, l'admirable interprétation de Maxime Desjardins-Tremblay font du *Ring* une œuvre sous haute tension, qui révèle un vrai regard de cinéaste à suivre: celui d'Anaïs Barbeau-Lavalette, dont la belle carrière s'amorce ici.

Le Devoir

Match nul

SLEUTH

De Kenneth Branagh. Avec Michael Caine et Jude Law. Scénario: Harold Pinter, d'après la pièce d'Anthony Shaffer. Image: Haris Zamboulakos. Montage: Neil Farrell. Musique: Patrick Doyle. Grande-Bretagne-États-Unis, 2007, 88 minutes.

MARTIN BILODEAU

On peut difficilement imaginer quatre plus alléchant. Caine. Law. Branagh. Pinter. On réclamerait œuvre commune qu'on nous la refuserait. On n'a rien demandé, et voilà qu'ils unissent leurs forces

dans cette seconde adaptation pour le grand écran de la pièce d'Anthony Shaffer, 35 ans après la première, réalisée par le grand Joseph Mankiewicz. Michael Caine y campait alors le jeune amant de la femme d'un grand écrivain, à qui il venait soutirer sa permission pour que soit entamée rapidement une procédure de divorce à l'amiable. L'avantage de l'un désavantageant l'autre, le film à deux personnages s'enfonçait dans un labyrinthe de mensonges et de perversions aux alpha et beta interchangeables.

Le labyrinthe de Kenneth Branagh, hélas, s'enlise dans le décor ridicule de son château rural, théâtre du face-à-face, au décor intérieur mi-

nimaliste fait de béton lisse et de cubes modulaires évoquant un Habitat 67 retourné sur lui-même. Il importe de parler de ce décor. D'une part parce qu'il tient lieu de personnage et que, à ce titre, il écrase les deux autres. D'autre part parce qu'il évoque le théâtre et que, à cet égard, la mise en scène de Branagh, avec ses mouvements latéraux et verticaux stoppés par le cadre, aurait tout aussi bien pu se déployer sur des planches.

La femme que se disputent Jude Law, en jeune acteur arrogant fauché, et Michael Caine, en écrivain de romans noirs au sommet de sa gloire et bien assis sur son fric, est absente et son importance, toute relative. De fait, l'enjeu (tissé d'amour, d'opportunisme et de profit) paraît futile et interchangeable. Il l'était moins dans le film de Mankiewicz, duquel Branagh et Harold Pinter, scénariste du film, ont, il est vrai, voulu s'éloigner. Pour pervertir le jeu du chat et de la souris, pour lui donner en fait une couleur différente, ils ont frotté ensemble deux idées neuves, absentes du texte original, soit l'ambiguïté sexuelle du personnage de Caine



SOURCE MONGREL MEDIAS

Jude Law dans *Sleuth*

et le sex-appeal de Law. Mais cette fausse diversion, digne d'un thriller des années 80, a conduit le film dans un cul-de-sac.

À la base, il y avait trois actes, déployés telles les manches d'une jouette sportive. La première, gagnée par l'un, la seconde, gagnée par l'autre. Au deux de trois, nous avions match nul. Et rien ne résume mieux le film de Kenneth Branagh.

Collaborateur du Devoir

Festival du Monde Arabe de Montréal



Vendredi 9 novembre à 20h
DESOXYDANT
Sefsaf et son ensemble
(Musique - France, Algérie)

La scène est prise par un artiste double, un cœur partagé entre la France et la Kabylie. L'artiste est Sefsaf, et le spectacle... désoxydant! Sefsaf offre un double récit, visuel et sonore de son retour sur les terres d'Algérie, mêlant sa force poétique aux chants des grands-mères vivifiant sa propre mémoire. Un concert en forme de rêve et de réalité. Un coup de cœur du FMA 2007...! 29 \$, 39 \$



Samedi 10 novembre à 20h
LES LÉGENDAIRES MAÎTRES MUSICIENS DE JAJOUKA
DIRIGÉS PAR BACHIR ATTAR
(Musique - Maroc)

Les légendaires Maîtres Musiciens de Jajouka, qualifiés par William Burroughs de « groupe de rock de 4000 ans d'âge », sont à Montréal

sous la direction de Bachir Attar. Ils ont côtoyé Brian Jones, Mick Jagger, John Lennon, Ornette Coleman, Peter Gabriel et bien d'autres. Par cette musique sans âge à base de ghaïta (hautbois arabe), lira (flûte de bambou), guembri et percussions, les Jajouka sont entrés par la grande porte dans la légende. 29 \$, 39 \$, 49 \$



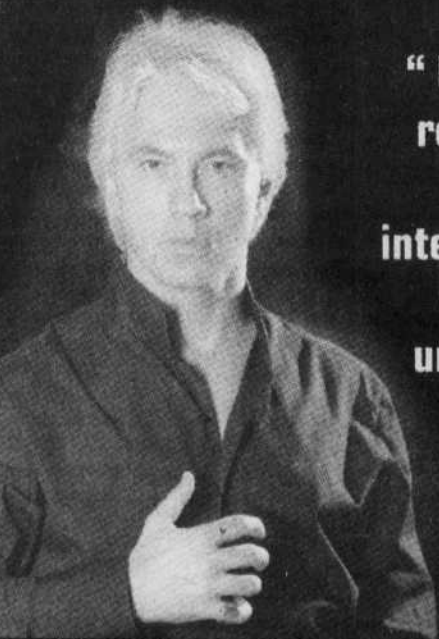
Dimanche 11 novembre à 20h
LA VOIX DE L'IRAK
Farida, la diva irakienne et son ensemble
(Musique - Irak, Hollande, Québec)

Digne représentante d'une civilisation et d'une culture musicale ancrées dans la mémoire humaine, et dans la lignée des grands compositeurs et chanteurs irakiens, Farida Mohammad Ali et son Ensemble de maqam irakien insufflent une nouvelle ardeur à ce genre musical. Femme à la fois généreuse et simple à la manière des soufis, Farida offre à Montréal le Concert de l'année! 29 \$, 39 \$, 49 \$

Taxes en sus. Théâtre Maisonneuve. Rés.: 514.790.1245
www.festivalarabe.com

DMITRI HVOROSTOVSKY

Un des plus célèbres barytons au monde



“Une des plus remarquables carrières internationales. Sa voix est un pur joyau.”
- NEW YORK TIMES

L'art de la musique vocale russe avec
L'Orchestre de chambre de Moscou
L'Académie d'art vocal de Moscou
Constantine Orbelian, Direction
Samedi, 24 novembre 2007, 20h00

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

Show One Entertainment présente
www.showoneproductions.ca
LE DEVOIR

Arion orchestre baroque

LA PASSION DE LA DÉCOUVERTE

RIVALITÉ (Œuvres de Handel, Porpora et Vinci)
Soliste invitée: Anna Maria Panzarella, soprano
Chef invité: Gary Cooper, clavier
2 et 3 novembre 2007, 20h et 4 novembre 2007, 14h

BACH, LE PROFANE
Soliste et chef invité: Gary Cooper, clavier
7 et 8 décembre 2007, 20h et 9 décembre 2007, 14h

L'AMOUR EN ANGLAIS (Œuvres de Purcell, Blow, Handel & Boyce)
Solistes invités: Nathalie Paulin, soprano et Michael George, baryton-basse
Roy Goodman
Chef invité: 25 et 26 janvier 2008, 20h et 27 janvier 2008, 14h

FASCH, LES VENTS DANS LES VOILES
Chef invité: Mathieu Lussier, basson baroque
7 et 8 mars 2008, 20h et 9 mars 2008, 14h

MOZART ET LA CLARINETTE
Soliste invité: Frank van den Brink, clarinette
Chef invité: Jaap ter Linden
9 et 10 mai 2008, 20h et 11 mai 2008, 14h

BILLET À PARTIR DE 15 \$
POUR S'ABONNER: 514 355-1825
OU ARION@EARLY-MUSIC.COM

ABONNEZ-VOUS
ABONNEMENT À PARTIR DE **65 \$**

CLAIRE GUIMOND DIRECTRICE ARTISTIQUE

2007-2008

ALCOA, Hydro Québec, STANFORD, POMEROL, LA PRESSE, BACH, Conseil des Arts du Canada, CHAÎNE DES ARTS DE MONTRÉAL, SERVICE MUSIQUE 90.2

Cinéma

eXcentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

4 MOIS, 3 SEMAINES ET 2 JOURS
/ CRISTIAN MUNGIU

14h30 17h00 19h15
21h30



Après le succès de *Mambo italiano*, Steve Galluccio et Émile Gaudreault ont de nouveau travaillé ensemble sur *Surviving my Mother*.

ENTREVUE

Sur les ailes du succès

Lancée et bien reçue au dernier FFM, la comédie dramatique d'Émile Gaudreault et Steve Galluccio, *Surviving my Mother*, prendra l'affiche vendredi prochain dans les salles du Québec.

ODILE TREMBLAY

Leur duo avait accouché en 2003 de *Mambo italiano*, tourné en anglais, doublé en français, lancé dans les deux langues simultanément. Tout comme *Surviving my Mother*, bientôt sur nos écrans.

Comédie? Tragédie? Les deux à la fois? Émile Gaudreault eut l'impression d'être sur le fil du rasoir en travaillant avec Steve Galluccio à l'écriture de *Surviving my Mother* (Comment survivre à sa mère en version française).

Leur tandem avait accouché en 2003 du populaire *Mambo italiano*, plus purement comique même si l'angoisse d'un jeune homosexuel dans sa Petite-Italie était palpable.

Abordant la mort et l'incommunicabilité, *Surviving my Mother* grince plus souvent aux alentours. «Je déstabilise le spectateur, estime le cinéaste. Dans ce film, j'ai eu des problèmes à trouver le ton chez les acteurs, dans la musique, les effets. *Surviving my Mother* s'est beaucoup construit à l'étape du montage, qui a duré trois mois, un temps énorme.» Il a fallu couper 45 minutes, sacrifier des scènes pour faire respirer la bête.

«Si la version originale est en anglais, c'est comme pour *Mambo italiano*, parce que Steve écrit en anglais. Dans les deux cas, les films ont été adaptés de ses pièces, même si *Surviving my Mother* n'a jamais été monté au théâtre», explique le cinéaste.

Steve Galluccio écrit les dialogues, alors que Gaudreault travaille surtout sur la structure. Pour le dramaturge, le jeu du cinéma consiste à faire éclater l'univers clos de ses pièces.

Galluccio s'inspire de sa vie pour nourrir son œuvre théâtrale. Autant dans *Mambo italiano* le personnage principal témoignait de son malaise d'être homosexuel dans une communauté italo-québécoise, autant *Surviving my Mother* colle à la maladie et à la mort de sa propre mère, qu'il a longtemps veillée et accompagnée,

comme il l'avait fait pour son père.

Le scénariste d'origine italienne se sent un peu interloqué par les débats sur l'immigration, qui laissent transparaître un certain racisme québécois. «Montréal est la ville la plus accueillante du monde, estime-t-il. Moi, j'écris en anglais, je viens de la communauté italienne... et j'ai du succès.»

Les relations mère-fille

Surviving my Mother aborde les relations mère-fille sur trois générations: la grand-mère frappée d'une maladie incurable (Véronique Leflaguais), sa fille qui a laissé son emploi pour l'assister (Ellen David) et la petite-fille (Caroline Dhavernas), demoiselle apparemment modèle, qui couche pourtant avec des hommes de passage depuis l'âge de 14 ans.

«Les deux mères veulent connaître leurs filles, explique Steve Galluccio. Chacune est enfermée dans sa solitude. Le film parle d'incommunicabilité. Des gens qui s'aiment et se croient peuvent être des étrangers les uns pour les autres. D'autant plus qu'on montre différentes facettes de sa personnalité aux personnes à qui on s'adresse.»

Au moment de trouver les acteurs, le cinéaste s'est aperçu qu'il était plus facile à des interprètes comiques de verser dans l'émotion que l'inverse. Il les a donc choisis en fonction de leur talent à faire rire. «Et puis, j'avais besoin d'acteurs qui parlaient parfaitement anglais. Pour le personnage de la grand-mère, je ne trouvais pas d'actrice de 70 ans satisfaisante. Véronique Leflaguais parle anglais sans accent. Elle est une grande actrice de composition. On l'a vieillie au maquillage. Son personnage est malade, méchant, et involontairement très drôle...»

«Dans la pièce, le personnage de la grand-mère, déjà morte, n'était qu'évoqué, poursuit Émile Gaudreault. On lui a donné corps. De même, la jeune fille fait ses rencontres sur Internet plutôt que dans les bars. On a ajouté une dimension

postmoderne, donné une psychologie aux personnages, fabriqué des scènes de toutes pièces.

Steve Galluccio paraphrase Flaubert: «Clara, c'est moi. Bianca, c'est un peu moi aussi.»

Francophones et anglophones

La communauté italo-québécoise est cette fois à peine esquissée. Aucun dialogue en italien. «Nous avons voulu élargir le champ, éviter de ghettoïser nos personnages», déclare le cinéaste. Mais les hommes pataugent dans l'ombre des femmes. Surtout le personnage de Michael, le mari de Clara, incarné par Adam J. Harrington. «Il s'agit d'une histoire de femmes qui ne se définissent pas à travers leurs rapports aux hommes. Ces derniers deviennent du coup le chum, le père de l'autre.»

Pour Émile Gaudreault, Bianca est une fille complexe mais pas romantique. «Elle contrôle sa sexualité jusqu'à ce qu'elle tombe amoureuse et se mette à souffrir. Au départ, elle a des comportements qui peuvent sembler macho, mais on oublie que 30 % des compulsifs sexuels sont des femmes.»

A ses yeux, Bianca fait un grand cadeau à sa mère en s'ouvrant à elle à la fin. «Elle ne joue plus le jeu des apparences et la délivre.»

DESJARDINS

SUITE DE LA PAGE E 1

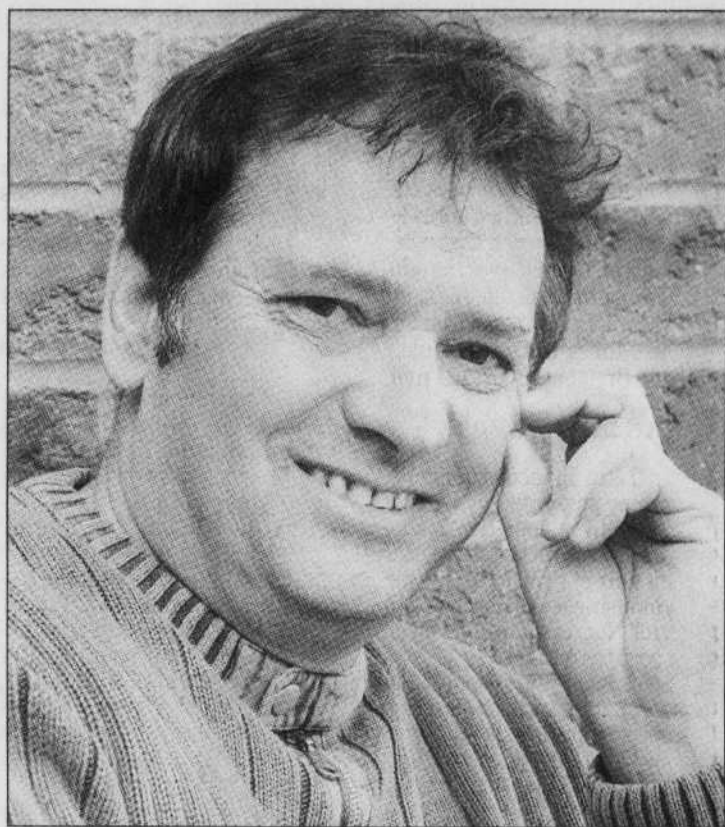
on a sans doute notre meilleure programmation cette année, estime le directeur de l'événement. Des œuvres comme *Le Bonheur d'Emma* de Sven Taddicken, la *Palme d'or* de Cannes 4 mois, 3 semaines et 2 jours de Christian Mungiu, *La Visite* de la fanfare de l'Israélien Eran Kolirin, primé à Cannes et *Louve d'or* du dernier Festival du nouveau cinéma. Michou d'Auber, de Thomas Gilou et Messaoud Hattoum, sur les ravages de la guerre d'Algérie, sera lancé en présence de Messaoud Hattoum, celui qui a inspiré le personnage de jeune Arabe à l'identité trafiquée, héros de cette histoire.»

Rappelons que le festival abitibien est toujours dirigé par le triumvirat qui l'a mis sur pied il y a

26 ans: Guy Parent, Jacques Matte et Louis Dallaire, poursuivant leur entente sans nuages. Vingt mille personnes, tournées régionales et activités pédagogiques comprises, sont touchées, bon an, mal an, par une manifestation que la population de Rouyn-Noranda suit avec passion. Une importante équipe de bénévoles se déploie comme de petites abeilles.

«Il devient difficile de grossir encore, pour ce qui est de l'audience, mais c'est la qualité des œuvres projetées qui s'améliore. On ne cherche pas des primeurs à tout prix, conclut Jacques Matte, mais une programmation solide du début à la fin du festival. Cette année, on l'a vraiment.»

Le Devoir



Jacques Matte est toujours un des trois dirigeants du festival abitibien, avec Guy Parent et Louis Dallaire.

PALME D'OR
MEILLEUR FILM
FESTIVAL DE CANNES 2007



(sur quatre)
Cahiers du Cinéma
Le Nouvel Observateur
Télérama
Libération
Les Inroductibles
L'Humanité
Première
Paris Match

«Un film qui vous prend à la gorge et ne vous lâche plus avant la fin.»
Les Inroductibles

«Intense et poignant, un grand film qui n'a pas volé sa Palme d'or.»
TéléCinéObs

«Troublant et remarquable (...) une magistrale leçon de cinéma.»
Odile Tremblay, Le Devoir

«Remarquable! Magistral! Génial!»
Martin Bilodeau, Le Devoir



«Admirablement bien servi par des acteurs formidables (...) le film bénéficie aussi d'une mise en scène époustouflante.»
Marc-André Lussier, La Presse

Film de clôture du Festival du Nouveau Cinéma 2007



**4 mois
3 semaines
2 jours** un film de Cristian Mungiu

métropole

À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

EX-CENTRIS

CINÉMA DU PARC

13

CINÉMA
SEMAINE DU 27 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 2007

Les **NOUVEAUTÉS** et le **CINÉMA** en résumé, pages **4 à 6**

La liste complète des **FILMS**, des **SALLES** et des **HORAIREs**, pages **7 à 13**

dans **L'AGENDA culturel**

«UN TRÈS GRAND FILM OÙ ROY DUPUIS CONFIRME SON GÉNIE.»
Mario Roy, éditeur - LA PRESSE

★★★★★
THE GAZETTE

«Une grande énergie, un excellent montage et aucun temps mort. UN FILM PUISSAMMENT RYTHMÉ! Dans la peau de cet officier québécois, Roy Dupuis est franchement EXTRAORDINAIRE!»
Odile Tremblay - LE DEVOIR

«Le sujet écrase tout, le hut est atteint. ON SORT DU FILM ESTOMACUÉ!»
Juliette Roux - CYRÉENNE

«Roy Dupuis offre une performance COLOSSALE!»
Normand Provencher - LE SOLEIL

ROY DUPUIS
J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE

TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL
D'APRÈS LE BEST SELLER DU LIEUTENANT GÉNÉRAL ROMÉO DALLAIRE

13 ANS + À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIREs DES CINÉMAS

ARCHAMBAULT
PALMARÈS
DVD

Résultats des ventes:
Du 16 au 22 octobre 2007

QUEBECOR MEDIA

- 1 TRANSFORMERS
- 2 MINUIT LE SOIR Saison 3
- 3 PLANET TERROR
- 4 JEAN-MARC CHAPUT Politiquement incorrect
- 5 RADIO ENFER Saisons 2 et 3
- 6 NOS ÉTÉS Saison 3
- 7 TWILIGHT ZONE : THE MOVIE
- 8 NATHALIE LAMBERT Cardio Fever
- 9 ELTON JOHN Elton 60: Live at New York
- 10 NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- 11 TOUPIE ET BINOU L'Halloween de Toupie
- 12 JUNGLE BOOK
- 13 LA SAGUINE
- 14 THAT 70'S SHOW Complete Season 7
- 15 SAMANTHA OUPS! Volume 4
- 16 DEATH PROOF
- 17 MAXIM MARTIN Son One-Man-Show
- 18 AC/DC Plug Me In
- 19 ACADÉMIE DE HOCKEY McDONALD'S Saison 1
- 20 SURF'S UP

Cinéma

Cinq questions à Michael Caine

MARTIN BILODEAU

Michael Caine est sans conteste l'un des plus grands acteurs vivants. À 74 ans, lui qui a toujours semblé vieux n'a jamais eu l'air aussi jeune. C'est particulièrement apparent dans *Sleuth*, un remake par Kenneth Branagh du film de Joseph Mankiewicz, datant de 1972, dans lequel Caine et Laurence Olivier se disputaient une femme dont le premier était l'amant, le second le mari. La même géométrie est reproduite ici, à la différence que Caine prend le rôle d'Olivier et donne la réplique à Jude Law, en qui le monde entier voit son successeur. Rencontré au dernier Festival international du film de Toronto, celui qui fut tombeur dans *Alfie* (l'original), psy travelo dans *Dressed to Kill* et mari infidèle dans *Hannah and Her Sisters* ne saurait nier la parenté. Quoique...

Reconnaissez-vous en Jude Law le Michael Caine d'autrefois?

Oui et non. Dans le film de Branagh, on peut difficilement comparer le personnage que joue Jude avec celui que je campais à l'époque. D'un film à l'autre, l'attitude, les répliques ont beaucoup changé. Du reste, je suis capable de voir les similitudes entre nos deux personnalités d'acteur, mais ce qui avant tout me saute aux yeux, c'est qu'on ne vient pas du même milieu. Je suis issu du monde ouvrier, lui de la classe moyenne et intellectuelle — ses parents sont enseignants. Sur le plan des ressemblances, je vous concède celle-ci: nous sommes tous les deux des acteurs de théâtre sans qu'aucun de nous deux n'ait fait d'école de théâtre.

Quel était pour vous l'intérêt de refaire un film dans lequel vous aviez déjà joué?

Sleuth n'est pas un remake. Le seul remake que j'ai fait dans ma vie était celui de *Bedtime Stories*, une comédie avec Marlon Brando et David Niven qui n'avait pas marché. Il avait été rebaptisé *Dirty Rotten Scoundrels* (1988, réalisé par Frank Oz, avec Steve Martin). Je n'aurais jamais refait *Sleuth* à partir du scénario d'Anthony Shaffer. Joseph Mankiewicz avait fait un travail remarquable et un remake, au sens propre, m'aurait paru sans intérêt. Notre film est une

adaptation, par Harold Pinter, de la pièce. Et non pas une relecture du film, que Pinter n'avait jamais vu de toute façon.

Entre le tournage du *Sleuth* de Mankiewicz et celui de Branagh, quelles ont été les différences les plus remarquables à vos yeux?

C'est drôle, mais je n'ai pas de souvenirs très précis du tournage du film de Mankiewicz. Je me souviens toutefois qu'il avait duré 16 semaines. Contre quatre pour celui-ci. Quand on m'a annoncé que ce film durerait une heure de moins que le précédent, je me suis dit: bon sang, tout est là pourtant; qu'est-ce qu'on faisait durant cette heure de plus?

Avec derrière vous plus d'une centaine de films, dont 85 premiers rôles, vous sentez-vous en confiance quand vous débarkuez sur un plateau?

Je le suis davantage en tout cas qu'au premier jour de tournage d'*Alfie*. J'étais alors terrifié. Avec le métier on devient plus confiant, mais on n'est jamais totalement en confiance. Il faut rester nerveux, sinon ça risque d'aller mal. Les gens trop confiants finissent toujours par tomber. Cela dit, *Sleuth* a été une expérience tout-confort parce qu'aucun de nous n'avait auparavant tourné de film pour lequel on avait aussi intensivement répété. Sur le plateau, on craint toujours de gâcher une réplique ou, pis, de l'oublier. Mais quand on travaille sous la direction d'un acteur [Branagh] qui est aussi talentueux que soi, on oublie ces craintes. C'est très relaxant de sentir que, quoi qu'il advienne, on ne peut pas gâcher la sauce.

D'autres s'en chargent parfois. Quel constat faites-vous du milieu actuel?

On travaille avec des réalisateurs qui se prennent pour des stars. Ils en sont, dans la plupart des cas. Même qu'ils sont sans doute meilleurs dans ce qu'ils font que moi dans ce que je fais. Mais rendus sur le plateau, ils oublient qu'ils ne sont pas censés être des stars et ils perdent le contrôle. C'est très déprimant.

Collaborateur du Devoir



La jeune Gabita est enceinte de plus de mois qu'elle ne veut bien l'admettre et persuade sa copine et voisine de chambre de l'aider à organiser son avortement dans la Roumanie de Ceausescu, un pays où trouver une chambre d'hôtel relève déjà de l'exploit.

SOURCE MONGREL MEDIA

Cauchemar de haute voltige

4 MOIS, 3 SEMAINES ET 2 JOURS

Réalisation et scénario: Christian Mungiu. Avec Anamaria Marinca, Laura Vasilu, Vlad Ivanov. Image: Oleg Mutu. Montage: Dana Bunescu.

ODILE TREMBLAY

Palme d'or hautement méritée du dernier Festival de Cannes, *4 mois, 3 semaines et 2 jours* est un grand film. Une œuvre-choc qui témoigne, de la part de ce jeune cinéaste roumain, d'une rare maîtrise de l'art cinématographique et du suspense psychologique en une spirale d'angoisse qui ne laisse aucun spectateur indifférent.

Avec des ressources financières rudimentaires, ce film use uniquement de plans-séquences, un par scène, autant pour économiser la pellicule que pour suivre chaque émotion, chaque segment d'histoire, en épousant leur respiration de bout en bout. Le film étant généralement tourné avec des prises uniques, sans musique, avec une direction d'acteurs sans failles, on s'émerveille du résultat d'une œuvre née de l'urgence et enfantée par autant de talent.

4 mois, 3 semaines et 2 jours participe à ce renouveau du cinéma roumain, amorcé il y a trois ans, qui cette année culminait à Cannes, non seulement avec cette Palme d'or, mais aussi avec le Grand Prix de la section Un certain regard (tout aussi mérité) décerné à *California Dreamin'* de Christian Nemescu, jeune cinéaste roumain hélas décédé accidentellement à l'étape du montage.

Ici, le récit se concentre uniquement sur l'avortement d'une étudiante, au cours des derniers jours du régime de Ceausescu. La jeune Gabita (Laura Vasilu) est enceinte de plus de mois qu'elle ne veut bien l'admettre et persuade sa copine et voisine de chambre Otilia (l'extraordinaire Anamaria Marinca) de l'aider à organiser la chose dans un pays où trouver une chambre d'hôtel relève déjà de l'exploit. Un certain monsieur Bebe (Vlad Ivanov) vient dans l'hôtel minable mener à bien l'opération. Et tout devient sinistre. Vlad Ivanov campe un terrible et concentré bourreau de ces dames, abject dans sa tranquille assurance, tandis que la caméra s'agit en explosant de violence psychologique.

Anamaria Marinca, en amie loyale jusqu'à l'abnégation, consti-

tue l'âme du film et son élément actif, devant sa compagne alitée et irresponsable, qu'elle sort du trou en payant de sa personne.

Cette utilisation optimale des plans-séquences, dont pas un n'est de trop, épouse le climat de peur, à travers la traversée de l'enfer d'Otilia. Mungiu est parvenu à faire ressentir l'oppression politique du régime sans l'évoquer directement (regards tendus, carte d'identité à traîner obligatoirement, paquets de cigarettes achetées en éternelle contrebande, autobus sinistres, laideur des objets usuels et cette histoire d'avortement illégal qui renvoie à la honte de la grossesse féminine et à l'opprobre...).

Le film comporte certaines scènes d'anthologie, dont un repas de famille (un long plan fixe

sur des convives bruyants, qui portent en eux le legs pesant de ce régime) montrant par contraste toute la détresse de l'héroïne. Aussi, une angoissante plongée dans la nuit avec un «colis» à détruire, pur moment de cauchemar, où l'obscurité alterne avec la lumière blafarde des réverbères, dans des rues et des édifices terrifiants, bruitage y compris.

Quel superbe personnage que celui d'Otilia et quelle performance d'actrice! Elle porte comme une croix ses choix éthiques de soutien d'autrui jusqu'au bout, au prix de sa liberté et de son intégrité physique.

La fin ne pouvait être qu'abrupte et ouverte. Elle l'est.

Le Devoir



SOURCE MONGREL MEDIA

À 74 ans, Michael Caine, qui a toujours semblé vieux, n'a jamais eu l'air aussi jeune.

«... succulent documentaire, film fort réussi. Je ne vous encourage pas à y aller, je vous y incite fortement.»
Pour tous!
Josée Blanchette, Le Devoir

LES PRODUCTIONS WATT ET YVA FILMS PRÉSENTENT:
DURS À CUIRE
UN FILM DE GUILLAUME SYLVESTRE
AVEC CHARLES-ANTOINE CRÉTÉ NORMAND LAPRISE
MARTIN PICARD HUGUE DUFOUR
AU PIED DE COCHON

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CAGNANT
GRAND PRIX DES AMÉRIQUES
FESTIVAL DES FILMS DE MONDRIAN 2007
CÉCILE DE BRANCE PATRICK BIELLE LÉVINE SCHER
JULIE DEPARDEU
MATHIEU AMALRIC

★★★★★
Journal de Montréal

★★★★★
La Presse

★★★★★
Le Devoir

★★★★★
Journal de Québec

UN SECRET
UN FILM DE CLAUDE MILLER

À L'AFFICHE
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

FESTIVAL DU FILM DE MONTRÉAL
FESTIVAL DU FILM DE LOCARNO
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE MARRAKECH

«... Catherine De Léan est intense et bouleversante.»
Mezzette Dumas, Le Journal de Montréal

«Puisant cri de révolte.»
Nouri Abdel Louadi, Le Devoir

«Un très très bon film... une surprise totale.»
Rita Rivest-Joy, Radio-Canada

LA CAPTURE
UN FILM DE CAROLE LAURE
CAROLE LAURE
JULIE DEPARDEU
MATHIEU AMALRIC

À L'AFFICHE
QUARTIER LATIN CINÉMA Bonaventure (MONTREAL) 16
BOUCHERVILLE STARCITE HULL SHERBROOKE
STE-ADÈLE LE CLAP

DEPARDEU SEXHIR BAYE

FESTIVAL DU FILM DE TREMBLAY
FESTIVAL DU FILM DE TREMBLAY
FESTIVAL DU FILM DE TREMBLAY

D'ICI OU D'AILLEURS, ON EST TOUS ÉGAUX
MICHOUD'AUBER
UN FILM DE THOMAS GILOU
THOMAS GILOU
MATHIEU AMALRIC

À L'AFFICHE
DÈS LE 2 NOVEMBRE

«Maxime est époustoufflant...»
GUY A. LEPAGE, TOUT LE MONDE EN PARLE, RADIO-CANADA

«...un film social engagé, dans la lignée du cinéma [...] de Ken Loach et Mike Leigh.»
MARC CASSIVI, LA PRESSE

«[Maxime Desjardins-Tremblay] est absolument fabuleux! Il est d'un naturel désarmant.»
MARC-ANDRÉ LUBIER ET MARC CASSIVI, À CHRISTIANE CHARRETTE, RADIO-CANADA

«Un film «coup de poing» porté avec de grands élans de douceur.»
YASMINA DANA, SÉQUENCES

SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DU FILM DE BERLIN 2008

FILM D'OUVERTURE
40 ANS DE CINÉMA FAMILIAL
MONTRÉAL
FESTIVAL DU FILM DE MONTRÉAL

SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DU FILM DE PUSAN
PLAZA FORWARD 2007

UNE RÉALISATION DE ANAÏS BARBEAU-LAVLETTE
LE RING
UN SCÉNARIO DE RENÉE DEALIEU
UNE PRODUCTION DE IAN QUENNEVILLE ET THOMAS RAMOISY

inîs
WWW.LERING-LEFILM.COM

À L'AFFICHE
COMPLEXE D'ENTREPRISE CINÉMA Bonaventure (MONTREAL) 16
STARCITE MONTREAL (MONTREAL) 16
STARCITE HULL STE-ADÈLE EK-CENTRIS (MONTREAL) 16
PALATIN (MONTREAL) 16

WWW.CHRISTALFILMS.COM

festival de films francophones SUBTITLED IN ENGLISH
CINEMANIA
1-11 NOVEMBRE 2007 film festival
COMÉDIES ROMANTIQUES * DRAMES INTIMISTES * THRILLERS POLITIQUES * FILMS CONTROVERSÉS...

Les MEILLEURS CRUS du
CINÉMA FRANCOPHONE de l'année

Tous les films au
CINÉMA IMPÉRIAL
1430 rue de Bleury Place-des-Arts

CATALOGUE GRATUIT

www.cinemaniafilmfestival.com

VOUS CENTRES À LA MODE

La SENZA DDO télécine iCongo multimedia

FedEx AUSTRAL 98.5fm mel's

SOHTEL SSSP AIR FRANCE

Quebec ERNST & YOUNG M M KUEHNE + NAGEL

NEWFORM nsb LGAR

Bel Purator pure & simple IBS ScotiaMcLeod MARSH

RSM Richter Banque Scotia TECHNICOLOR Astral Media GENDER